

A woman is lying on her back on a wooden floor in a large, circular room. The room has a high, vaulted ceiling with a cracked, stone-like texture. Two bright, parallel light fixtures are mounted on the ceiling, casting a strong light downwards. The room is filled with rows of wooden chairs and tables, suggesting a dining hall or a large meeting room. The overall atmosphere is dark and mysterious.

SYMPHONIE DES CORPS BRISÉS

Seb Le Réveur

Symphonie des Corps Brisés

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Éclat de la Porcelaine	4
Chapitre 2 : Le Regard Scalpel	9
Chapitre 3 : L'Odeur de la Résine	14
Chapitre 4 : L'Autopsie du Mouvement	20
Chapitre 5 : Le Contrat de Chair	25
Chapitre 6 : Fibres et Sang	32
Chapitre 7 : La Morsure du Froid	39
Chapitre 8 : L'Antagonisme Systémique	44
Chapitre 9 : Le Vertige des Os	51
Chapitre 10 : Hématomes Symétriques	59
Chapitre 11 : Le Sabotage du Maître	65
Chapitre 12 : Respiration Saccadée	69
Chapitre 13 : Le Silence des Coulisses	75
Chapitre 14 : Le Chant du Tibia	79
Chapitre 15 : Décombres et Renaissance	83

Chapitre 1

L'Éclat de la Porcelaine

Le silence de l'Opéra n'est jamais vide. Il est peuplé de fantômes de poussière, de craquements de boiseries centenaires et, ce matin-là, du sifflement erratique de la respiration d'Elyne. Dans le Grand Studio de répétition, baigné par la lumière crue de néons qui ne pardonnent rien, chaque battement de cœur résonne comme un glas.

Elyne Marceau est debout, une main crispée sur la barre d'exercice en bois froid. Elle ne sent plus ses doigts. Elle ne sent plus rien, sauf ce point précis, à quelques centimètres au-dessus de sa cheville droite. Une pointe de feu. Un clou rouillé que l'on enfoncerait un peu plus profondément dans son tibia à chaque fois qu'elle déplace son poids. La micro-fracture. Un secret d'albâtre fissuré qui menace d'éclater sous la peau.

— Encore, Elyne. Le port de bras est mou. On dirait que tu mendies.

La voix de Julien tombe du fond de la salle, sèche comme un coup de fouet. Il est assis dans l'ombre, une silhouette sombre aux contours tranchants. Il ne regarde pas la danseuse ; il évalue l'investissement. Ses yeux ne cherchent pas la grâce, ils calculent la dépréciation de l'actif.

— Tu n'as pas de corps, Elyne, dit-il d'un ton monocorde en se levant. Tu as une fonction. Et en ce moment, ta fonction est défaillante.

Il s'approche, ses chaussures de cuir ciré claquant sur le sol avec une régularité de métronome. Il s'arrête devant elle. L'odeur de son parfum, un mélange d'ambre froid et de tabac onéreux, l'étouffe. Il pose une main sur sa taille. Ses doigts sont longs,

possessifs. Il ne caresse pas, il palpe. Il vérifie la tension des muscles obliques, la courbe des côtes.

— Je t'ai payé les meilleurs chirurgiens pour tes genoux, les meilleurs nutritionnistes pour que ta peau reste cette surface blanche et lisse. Si cet ivoire commence à céder, je veux le savoir avant que la presse ne s'en aperçoive.

Il descend sa main vers sa cuisse, exerçant une pression brutale pour tester la résistance du quadriceps. Elyne manque de défaillir. La douleur au tibia devient un courant galvanique qui court-circuite sa moelle.

— Est-ce que tu es blessée ?

La question est une menace. Elyne sent le sang battre dans ses tempes. Elle doit mentir.

— Non. Rien. Juste la poix sur le sol.

Julien la scrute, les yeux réduits à deux fentes sombres. Il s'apprête à parler quand un bruit étranger déchire la sainteté du lieu. Le martèlement lourd de bottes de cuir sur le parquet sacré. Le silence change de texture, devient électrique.

Kaël Soren est là.

Il ne ressemble pas à l'élite de l'Opéra. Il porte un sweat-shirt noir aux manches coupées, révélant des bras nerveux, marbrés de cicatrices. Il marche avec une économie de mouvement animale. Une souplesse prédatrice. Il s'arrête à deux mètres d'Elyne. L'odeur de la rue — sueur rance et nicotine — balaie l'ambre aseptisé de Julien.

— Le silence est trop propre ici, lâche Kaël. Sa voix est un grondement sourd qui fait

vibrer les os d'Elyne. Ça sent la mort.

— Soren. Vous avez trois heures d'avance, intervient Julien, sa voix regagnant une autorité glaciale.

Kaël ne lui accorde pas un regard. Ses yeux, d'un gris d'orage, dissèquent Elyne. Ils passent sur son cou tendu, sur ses mains tremblantes, et s'arrêtent précisément sur sa jambe droite. Elle a l'impression d'être nue sous un scalpel.

— C'est donc vous ? La petite chose en ivoire de Julien ?

— Je m'appelle Elyne Marceau.

— Je m'en fous de ton nom, crache Kaël. Je cherche de la viande. Je cherche de la vérité. Votre "technique" est un mensonge confortable. Je veux de la douleur. Je veux le moment où le corps lâche et où l'âme est obligée de ramper dehors.

Il s'approche. L'odeur de tabac. La chaleur. Le vide. Il est si près qu'elle sent sa fièvre.

— Danse, ordonne-t-il. Pas de musique. Pas de baratin. Fais-moi un enchaînement de grands sauts. Et ne retiens rien.

Elyne regarde Julien. Il a cet éclair dans les yeux, celui de l'homme d'affaires qui voit une opportunité de profit dans la destruction.

— Fais ce qu'il dit, Elyne.

Elle se place dans le coin du studio. Elle visualise l'impulsion. L'envol. La chute. Elle s'élance.

Grand jeté. Elle déchire l'air. Elle retombe. Le pied droit frappe le sol. *Crac.* Un bruit sec de bois mort qui se fend au cœur de sa jambe. Elle sent le périoste se déchirer. Elle ne s'arrête pas. Elle enchaîne. La douleur n'est plus une sensation, c'est une entité. Une bête qui lui dévore le mollet, remontant ses nerfs comme de l'acide sulfurique.

Elle termine sa diagonale sur une réception qui lui arrache un gémissement étouffé. Elle finit en cinquième position, livide. Son tibia est une fournaise.

— Pathétique, dit Kaël après un long silence. Elle ment avec chaque fibre de son être. Regarde-la, Julien. Elle est en train de crever de mal, et elle essaie encore de te sourire pour que tu ne la renvoies pas au placard.

Il s'approche d'Elyne. Son ombre la recouvre totalement. Il pose son index sur le front de la jeune femme, l'obligeant à lever la tête. Ses doigts sont rugueux.

— Tu souffres, n'est-ce pas ? murmure-t-il, si bas que seul elle peut l'entendre.

— Non, ment-elle, ses lèvres tremblant.

— Tu mens encore. Ton corps est un cri, Elyne. Et tu essaies de le faire passer pour un murmure.

Subitement, il saisit son mollet droit. Ses doigts de fer se referment exactement sur la zone de la fracture. Elyne ne peut pas l'empêcher. Ses yeux se révulsent, ses genoux lâchent. Elle s'effondre contre lui. Il la rattrape par la taille, son corps dur comme de l'acier contre le sien, fragile et brisé. Une chaleur honteuse monte dans son ventre, un mélange trouble de détresse et d'éveil nerveux sous l'emprise de cette poigne impitoyable.

— Voilà, dit Kaël d'une voix soudainement douce. Voilà la vérité.

— Lâchez-la, Soren ! s'exclame Julien.

— Je prends possession de mon instrument, répond Kaël, ses yeux fixés dans ceux d'Elyne. Elle est cassée, Julien. Ton petit bijou est fêlé. Et c'est pour ça que je vais la garder. Parce qu'il n'y a que dans les fissures qu'on peut injecter quelque chose de vrai.

Il la repousse brusquement vers Julien, qui la rattrape avec une maladresse teintée de dégoût, vérifiant déjà si le collant n'est pas taché.

— Demain matin, six heures. Ici. Seuls.

La porte claque. Le bruit résonne comme un coup de fusil.

Plus tard, dans la berline noire qui la ramène, Elyne serre contre elle un bouquet de lys blancs envoyé par Julien. L'odeur entêtante lui donne la nausée. C'est l'odeur des funérailles. Elle regarde son reflet dans la vitre. Elle n'est plus une Étoile. Elle est un champ de bataille.

Elle appuie sur sa blessure, volontairement, pour s'assurer qu'elle est toujours vivante. Le cri qui s'échappe de ses lèvres est la première chose honteuse et honnête qu'elle a produite depuis des années.

Elle a peur de la suite. Elle a peur de ce que Kaël va exiger d'elle. Mais au fond d'elle, dans une zone obscure de sa conscience, elle réalise qu'elle a surtout peur d'aimer le moment où elle va se briser tout à fait. Parce qu'elle sent déjà que sous le marteau de Soren, elle sera enfin réelle.

Demain, le massacre commence. Et elle a hâte de voir en combien de morceaux elle va voler.

Chapitre 2

Le Regard Scalpel

Le Studio 4 n'était pas une salle de répétition. C'était un abattoir de marbre blanc et de miroirs ternis, un bocal sous vide où l'oxygène semblait avoir été pompé pour ne laisser que l'odeur de la résine pilée et de la sueur rance, cette effluve acide qui colle à la peau comme une seconde disgrâce. Au plafond, les néons grésillaient avec une régularité de torture électrique, projetant sur le parquet une lumière crue, clinique, qui ne pardonnait aucune ride, aucune chair qui ne soit pas de l'acier tendu.

Elyne était là, debout au centre de ce vide géométrique. Elle sentait le froid du sol remonter à travers ses pointes usées, une morsure familière qui lui rappelait qu'elle n'était qu'un outil. Sa jambe gauche — sa jambe de terre, celle qui devait tout porter — lançait. Sous la peau diaphane, à quelques millimètres sous le galbe du muscle, la micro-fracture du tibia pulsait. Un battement sourd. Une horloge de sang qui décomptait le temps qu'il lui restait avant que l'ivoire ne vole en éclats.

À l'autre bout du studio, Kaël Soren était assis sur une chaise en bois, les jambes écartées. Il ne ressemblait pas à un chorégraphe, mais à un fossoyeur attendant que le corps finisse de s'agiter. Son regard ne se posait pas sur son visage, mais sur ses articulations. Un regard scalpel.

— Recommence, Elyne.

Sa voix était un raclement de gorge grave qui vibrait dans son bas-ventre. Juste un ordre froid. Elle s'exécuta. Julien était là, derrière la vitre fumée de la galerie supérieure, son fiancé, son gardien, celui qui gérait son planning comme un portefeuille d'actions. Elle devait être vide.

Elle entama la série de grands jetés. Un, deux, trois. Chaque réception sur le pied gauche était un coup de poignard qui remontait jusqu'au bassin. Sa vision se fragmenta en éclats de craie. Le hurlement de ses nerfs couvrit le fracas du piano, une note aiguë, continue, qui lui sciait la boîte crânienne.

— Arrête.

Kaël marchait vers elle, ses bottes de cuir lourd faisant grincer le parquet. Il s'arrêta si près qu'elle sentit l'odeur de tabac froid et de peau chauffée, une drogue étrangère à ce monde d'asepsie. Il s'accroupit. Ses doigts calleux se refermèrent sur son mollet. Son pouce pressa exactement le point de rupture. Elyne eut un hoquet de souffrance, la bile lui montant à la gorge, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes jusqu'au sang.

— Tu triches, murmura-t-il, goûtant l'odeur de sa peur qui flottait entre eux comme un encens de proie. Tu sacrifies l'alignement pour masquer la ruine. Ton corps hurle et tu essaies de le faire taire avec de la grâce. C'est pathétique.

Il resserra sa prise, cherchant à atteindre la fibre osseuse. Elle voyait des taches noires. Le monde tanguait.

— Saute. Tombe. Craque. Recommence, ordonna-t-il en se relevant brusquement.

La musique explosa, un assaut de notes tombant comme des grêlons. Elyne s'élança. La première série de pirouettes fut un vertige. Puis vint le saut. Elle se propulsa, ailes brisées, avant que la gravité ne la réclame. L'impact fut sismique. Le choc pulvérisa ses restes de résistance. L'os craqua — un son sec, définitif, qui résonna dans son périoste comme une détonation. Un gémissement de bête blessée mourut dans sa gorge.

— Encore, souffla Kaël contre sa tempe. Je veux voir le moment où tu acceptes que

tu es brisée. Détruis cette perfection de façade. Elle me dégoûte.

Il l'attrapa par les épaules, ses mains s'enfonçant dans la chair tendre. Elle repartit, automate en fin de course. À chaque saut, elle frappait le sol plus fort, cherchant le point de rupture total. Elle voulait que l'os transperce la peau, que le sang s'étale sur le parquet blanc pour que Julien voie enfin l'horreur de sa réalité. Kaël la suivait, loup tournant autour d'une proie épuisée, traquant l'instant précis où la volonté abdiquait.

— Voilà l'agonie. C'est magnifique.

Il arrêta sa trajectoire. Elyne s'effondra presque contre lui. Sous ses doigts, elle sentit son torse, dur, monstrueux de calme. Il posa sa main sur sa nuque, défaisant son chignon avec une lenteur calculée. Les épingles tombèrent au sol avec des cliquetis métalliques. Ses cheveux s'étalèrent, cascade de soie déshonorée par la sueur.

— Regarde-moi. Je vais tout brûler, Elyne. Tes certitudes, ton confort, ta carrière.

Sa main descendit le long de sa colonne vertébrale, chaque vertèbre s'allumant sous son passage, avant de la presser contre lui dans une possession qui n'avait rien de romantique. C'était une annexion.

— Demain, ne prends pas d'anti-douleurs. Je veux sentir chaque millimètre de ta souffrance.

Il quitta le studio. Dans la galerie, l'ombre de Julien disparut. Elyne resta seule, le souffle court, baissant les yeux vers sa jambe. Le collant rose était taché d'une auréole sombre. Le sang commençait à traverser les fibres. Elle appuya volontairement sur la déchirure. L'élan fut une explosion blanche. Elle sourit.

Le couloir de l'Opéra l'étirait comme l'œsophage d'un monstre. Julien l'attendait près du grand escalier de marbre, silhouette de flanelle grise. Il ne l'embrassa pas. Il posa

sa main sur sa nuque, prise de propriétaire.

— Tu es en retard de quatre minutes, Elyne. Tu as l'air défaite. Ta jambe ?

— Ça va, mentit-elle, le mot brûlant sa gorge comme du sel.

Il la poussa vers la berline noire. L'odeur du cuir neuf l'étouffa instantanément. La nuit fut un enfer de pulsations. Dans l'obscurité de l'appartement de l'avenue Montaigne, une "cage de verre" suspendue au-dessus du vide, elle écoutait son sang battre contre la fracture. Elle ne prit rien. Elle se complaisait dans cette agonie, car c'était la seule vérité qui lui restait sous la peau.

Le lendemain, le supplice reprit. Kaël n'autorisa aucune musique. Il voulait "entendre ses os".

— Seize grands jetés. Réception sur la gauche. Si tu t'arrêtes, tu retournes faire les cygnes pour les touristes.

Un. La douleur fut un cri muet. Quatre. Le sang chaud coula sous son collant. Huit. Sa jambe se déroba.

— CONTINUE ! hurla Kaël.

Seize. Elle s'effondra, son corps glissant sur la sueur et le sang qui maculaient le bois. Kaël s'agenouilla à ses côtés. Il pressa ses doigts directement sur la zone de la fracture. Elyne eut une convulsion de pur néant. Il passa son pouce sur sa lèvre inférieure, récoltant le sang qu'elle avait fait jaillir en se mordant, et porta le liquide ferreux à sa propre bouche.

— Tu m'appartiens maintenant. Pas à lui.

L'appartement de Julien l'accueillit ensuite, froid, chirurgical. Il l'attendait dans la salle de bains, la porte cédant sous sa clé. Elyne était dans l'eau brûlante, tentant de noyer l'inflammation. Julien s'approcha, s'accroupit au bord de la baignoire. Il plongea ses mains dans l'eau et saisit son mollet avec une précision de thanatopracteur.

— Tu es blessée. Et tu me l'as caché.

Il déposa un baiser de soie, d'une douceur perverse, sur son front couvert de sueur froide, tandis que son pouce broyait sans pitié le périoste enflammé. Elyne se cambra, l'eau éclaboussant le marbre, un cri déchirant sa poitrine.

— Demain, tu recevras une infiltration. Et tu danseras, murmura-t-il contre sa peau, sa voix lisse comme une lame. Si tu me fais honte, je te briserai moi-même.

Il sortit. Elyne resta seule dans l'eau refroidie, tremblante. Elle ne serait pas la poupée de Julien, ni la muse de Kaël. Elle serait le désastre. Elle caressa sa jambe, cette fibre qui lâchait, cette déchirure magnifique. Elle n'avait plus peur de tomber. Elle avait hâte de voir ce qu'il y avait au fond du gouffre.

Elle était prête. Que le rideau se lève sur son exécution. La symphonie des corps brisés ne faisait que commencer, et elle en serait la note la plus stridente, celle qui fait éclater le cristal et saigner les oreilles de ceux qui osent l'écouter.

Chapitre 3

L'Odeur de la Résine

Le silence de l'Opéra n'est jamais vide. Il est peuplé de fantômes, de craquements séculaires et de cette odeur de pin rance qui s'insinue dans les poumons, se mêlant à la sueur des corps à l'agonie. Elyne était assise sur un coffre à accessoires, dans l'ombre portée d'un rideau de scène lourd comme un linceul. Sous la lumière crue d'un néon faiblard, son profil d'ivoire froid semblait irréel. Une poupée de rebut, recousue au fil barbelé.

Julien était debout devant elle. Il ne cherchait pas son regard ; il scrutait son tibia droit. Pour lui, ce n'était pas une jambe. C'était un actif financier dont l'atrophie menaçait les dividendes.

— Ne bouge pas, ordonna-t-il.

Sa voix était un scalpel. Froide. Précise. Il ouvrit une mallette en cuir noir, révélant des flacons sans étiquette. Julien ne croyait pas au repos. Le repos était une erreur de gestion. Il croyait à cette chimie brutale capable de faire taire la chair pour qu'elle continue de servir l'ego du maître.

— C'est trop tôt, Julien... murmura Elyne. La dose d'hier me fait encore tourner la tête.

Il ne répondit pas. Ses doigts étaient des étaux. Il saisit la cheville de l'Étoile avec une efficacité de boucher, cherchant la stabilité pour l'intrusion.

— Une étoile ne tombe pas, Elyne. Elle brûle jusqu'à ce qu'il ne reste que de la

cendre.

L'aiguille perça la peau. Elle ferma les yeux, les muscles de sa mâchoire se contractant jusqu'à la crampe. Le froid du produit s'infiltra le long des fibres, une brûlure glacée rampant vers l'os, là où la micro-fissure hurlait son agonie. Le soulagement fut immédiat, mais c'était un vide artificiel. Une nécrose de la sensation.

— Dans vingt minutes, tu seras parfaite pour la rentabilité organique de ce rôle, dit-il en rangeant son matériel.

Il lui caressa la joue, un geste machinal de propriétaire sur un objet de luxe, puis tourna les talons. Sa cadence militaire résonna sur le parquet, la laissant seule dans le suaire des coulisses. Elyne resta prostrée. Une décharge glacée lui remonta l'échine. La terreur avait le goût du fer, et elle commençait à en aimer l'amertume.

Mais l'ombre bougea. Une masse sombre se détacha des velours rouges. Kaël Soren.

Il était là, les bras croisés sur son torse puissant, vêtu d'un débardeur noir qui laissait voir les veines saillantes de ses bras, semblables à des racines cherchant la terre. Ses yeux, sombres et insondables, étaient fixés sur le point de ponction.

— L'ambre qui colle ne suffit plus à masquer l'odeur de la pourriture, n'est-ce pas ?

Sa voix était un grondement de tonnerre. Viscérale. Elle frappa Elyne en plein plexus. En trois enjambées de prédateur, il envahit son périmètre vital. Il sentait le tabac froid et cette électricité statique qui précède les tempêtes.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, balbutia-t-elle, ses pupilles dilatées cherchant un point de fuite.

Il tendit une main, rapide comme un serpent, et broya son poignet. La prise n'était pas clinique. Elle était possessive. Elle brûlait.

— Ne me mens pas, petite chose en sucre. J'ai vu l'aiguille. Ton squelette se transforme en poussière de verre.

Il la tira vers lui, l'obligeant à se lever. Ses jambes étaient du coton mouillé. Kaël la rattrapa par la taille, sa main large pressée contre ses lombaires, la forçant à se cambrer. Il plongea son visage dans le creux de son cou, humant sa peau comme un prédateur identifiant une blessure.

— Tu n'es plus une danseuse. Tu es un mensonge en tulle.

Il remonta sa main le long de sa cuisse, sous le jupon. Ses doigts frôlèrent la chair encore chaude pour trouver l'hématome. Il appuya son pouce sur la plaie, sans ménagement. Elyne gémit. Ce n'était pas de la douleur ; c'était l'intrusion brutale de la réalité dans son cocon chimique.

— Tu sais ce qu'il se passerait si je parlais ? On te jetterait aux ordures comme une paire de pointes usées. Julien ne regarde pas les objets cassés.

Il la lâcha brusquement. Elle manqua de s'effondrer.

— Je veux la vérité de ton corps, reprit-il avec un rictus cruel. Tu vas danser pour moi. À minuit. Studio 4. Sans artifices. Sans chimie. Je veux entendre le craquement de tes os.

Le temps s'étira, une agonie rythmée par le piano de répétition. Sous le regard de Julien, Elyne dansait sur un volcan de verre. À chaque saut, elle sentait le produit se

dissiper, la douleur revenant par vagues, mordant son périoste. À la fin de la séance, elle attendit que les lumières s'éteignent avant de rejoindre les entrailles du bâtiment, là où les murs suintent l'humidité.

La porte du Studio 4 grimaça. Kaël l'attendait au milieu de la pièce, tel un dieu païen réclamant son sacrifice.

— Enlève tes collants, ordonna-t-il. Je veux voir la vérité nue.

Ses doigts tremblaient. Elle baissa le lycra trempé de sueur. Arrivée au mollet droit, elle s'arrêta. Le tissu était soudé à la chair par le sang et la lymphe séchés.

— Continue, siffla Kaël.

Elle ferma les yeux et tira d'un coup sec. Un bruit de peau arrachée satura l'espace. Elyne bascula en arrière, les dents plantées dans sa lèvre. Kaël la rattrapa, maintenant sa proie debout pour que l'inspection continue.

— Regarde, dit-il contre son oreille. Regarde ce désastre.

Le tibia était déformé par un œdème violacé, une zone de démolition marbrée de traînées jaunâtres. Kaël s'agenouilla et effleura la tuméfaction. Elyne hoqueta.

— Ton os crie qu'il veut redevenir poussière, murmura-t-il avant d'appuyer.

Le cri mourut dans sa gorge. Ses ongles s'enfoncèrent dans les épaules de Kaël, déchirant le tissu sombre.

— Julien possède ton image. Je veux posséder ta destruction. Danse, Elyne. Montre-moi la Symphonie des Corps Brisés.

Il l'écarta et la projeta au centre du studio. Elle était pieds nus sur le bois dur, ses orteils tordus, ses ongles noirs de sang.

— Je ne peux plus bouger.

— Si tu t'arrêtes, j'envoie la photo de ta jambe à la presse. Tu seras finie avant l'aube.

Elle fit un pas. Le choc résonna dans sa colonne vertébrale. Chaque fibre s'enflamma. Elle entama une arabesque, mais sans soutien chimique, chaque mouvement était une décomposition. Elle sentait le frottement de l'os contre l'os, un râpe sourd qui lui donnait le vertige.

— Plus bas ! Écrase tes talons ! hurla-t-il.

Elle sombra dans un plié profond. Ses ligaments gémirent. Elle n'essayait plus de plaire à Julien. Elle était une démolition contrôlée. Elle se lança dans une pirouette, mais son pied d'appui flancha. Elle s'effondra lourdement. Le goût du fer envahit sa bouche ; elle s'était mordu la langue.

— Relève-toi, ordonna Kaël en lui saisissant les cheveux. Relève-toi, ou je jure que Julien saura tout. Il saura que sa précieuse Étoile est une droguée qui se pique dans les coulisses.

La peur d'être bannie lui redonna une force désespérée. Elle se redressa centimètre par centimètre, telle une mécanique rouillée. Sa jambe droite n'était plus qu'une colonne de feu.

— Voilà, murmura-t-il, sa voix redevenant caressante. Tu es enfin réelle. Reprends. Et cette fois, je veux voir l'impact.

Elyne s'élança à nouveau. Chaque bond était une exécution. Elle ne sentait plus le

froid, elle était devenue la douleur. Au milieu de ce carnage, elle éprouva une liberté monstrueuse. Kaël la regardait, un sourire de prédateur satisfait aux lèvres. Il avait brisé l'émail pour trouver le sang.

Le bruit de pas de Julien résonna soudain dans le couloir. Elyne se figea, chancelante.

— Continue, ordonna Kaël dans un souffle. S'il entre, il verra ton sacrifice.

Elle resta immobile, le cœur battant contre ses côtes, l'odeur de la poussière amère l'enveloppant comme un linceul. Elle était sa captive, liée par le secret. L'Étoile de nacre n'était plus qu'un souvenir ; il ne restait qu'une créature de tendons et d'agonie.

Elle quitta le studio quelques minutes plus tard, évitant son propre reflet. Julien l'attendait dans le foyer, sa silhouette impeccable se détachant contre les dorures. Il lui prit le bras, une prise ferme, sans affection. Il ne remarqua pas qu'elle marchait pieds nus dans ses chaussures, que ses yeux étaient dilatés par la haine.

— Demain sera une grande journée, Elyne. Sois parfaite.

Elle ne répondit pas. Elle regardait ses propres mains de morte. Elle monta dans la berline noire. À travers la vitre teintée, elle vit l'Opéra s'éloigner. C'était un mausolée. Dans sa poche, elle serra le petit flacon vide. Elle savait qu'elle n'en prendrait plus. Non par courage, mais parce qu'elle voulait la morsure de Kaël.

Elle caressa lentement sa blessure, les yeux fixés sur le vide, savourant l'inflammation qui la dévorait. La symphonie des corps brisés entamait son crescendo. Elle n'était plus parfaite. Elle était enfin en vie.

Chapitre 4

L'Autopsie du Mouvement

Le silence de l'Opéra, la nuit, n'est jamais total. C'est un bourdonnement sourd, le râle d'un monstre de pierre et de velours qui digère les ambitions brisées. Dans le studio de répétition numéro six, sous la lumière crue d'un néon qui grésille comme un insecte agonisant, l'air est saturé d'une odeur de poussière ancienne, de résine pilée et de la sueur acide d'Elyne.

Le bandeau de soie noire lui compresse les tempes, une nuit artificielle qu'elle s'est imposée sous l'ordre de Kaël. Elle ne l'entend pas respirer, mais elle sent sa présence comme une baisse de pression atmosphérique. Il est le prédateur immobile.

— Danse, Elyne.

Sa voix est un froissement de parchemin brûlé. Elle vacille sur ses pointes. Sans la ligne d'horizon du miroir — cette image de porcelaine polie que Julien façonne chaque matin — son équilibre s'effrite. Elle lève un bras dans un port de bras académique, mais ses doigts trahissent une fêlure.

— Arrête de poser pour une photo qui n'existe pas, crache Kaël. Tes muscles mentent. Ton dos est une façade de cathédrale et l'intérieur est en ruines. Je veux voir les ruines.

Soudain, une main rugueuse s'abat sur ses côtes. Ce n'est pas une caresse, c'est une prise chirurgicale. Ses doigts s'enfoncent dans l'interstice intercostal. Elle sursaute, un cri étouffé mourant dans sa gorge.

— Ton diaphragme est verrouillé comme un coffre-fort. Tu as peur que si tu respires vraiment, tout le monde entende le cri calcique de tes os ?

Il exerce une pression vers le bas, forçant la flexion. Son tibia droit lance une décharge électrique. La micro-fracture. Son secret. Son crime. La douleur est une écharde d'ivoire qui remonte jusqu'à sa hanche. Elle serre les dents au point de sentir l'émail vibrer. Surtout ne pas fléchir. Julien dit toujours qu'une Étoile ne souffre pas, elle irradie.

— Tu penses à lui, n'est-ce pas ? À la valeur marchande de tes chevilles ?

La main de Kaël glisse le long de son périoste. Il compte chaque vertèbre comme un chapelet de péchés avant de la tirer brutalement contre lui. Le contraste est violent : le froid de son propre corps maintenu en hypothermie émotionnelle contre la chaleur brutale de cet homme. Il la soulève de quelques centimètres et la relâche brusquement. L'impact au sol fait vibrer la stase de son sang.

— C'est le craquement du réel, Elyne, murmure-t-il contre son cou. L'instant où l'étoile s'éteint pour laisser place à la carcasse. Le tulle ne saigne pas, toi, si.

Il arrache le bandeau. La lumière la gifle. Elle cligne des yeux, les larmes roulant dans la poussière sur son visage. Le visage de Kaël est à quelques centimètres du sien, anguleux, ses pupilles dilatées par une intensité qui n'a rien de sain. C'est le regard d'un homme qui contemple un incendie sans appeler les pompiers.

— Regarde-toi, ordonne-t-il. Tu es hideuse. Tu es enfin réelle.

Il s'éloigne vers la console, sa démarche boiteuse — souvenir d'une carrière brisée — ajoutant à la menace. Une percussion sourde commence, un rythme cardiaque industriel.

— Danse pour ton agonie.

Elle s'élance. La fêlure invisible n'est plus un obstacle, c'est un métronome. Elle se jette dans le mouvement comme on se jette dans un gouffre. Ses gestes deviennent erratiques, violents. Elle n'est plus une plume, elle est une lame. Elle griffe l'air, ses pieds frappant le parquet avec une force suicidaire.

En sortant du studio, le couloir s'étire comme un œsophage de pierre. Elle se traîne jusqu'à sa loge privée, ce sanctuaire de velours gris financé par le mécénat de Julien. Elle verrouille la porte. Elle retire ses collants, révélant la pâleur cadavérique de ses jambes. Le liquide synovial semble bouillir sous la rotule.

Son téléphone vibre. Un message de Julien : *« Sois parfaite, Elyne. C'est ton image qu'ils achètent. »*

Une heure plus tard, Julien n'est qu'une silhouette découpée dans l'obscurité de la berline, le visage bleui par l'écran de son téléphone. Il ne l'accueille pas comme une femme, mais comme on réceptionne un colis dont on vérifie l'emballage.

— Tu es en retard de sept minutes, Elyne.

Il s'approche, sa main gantée saisissant son menton pour inspecter le produit.

— Tu as l'air fatiguée. Tes pommettes sont trop saillantes. Si tu deviens trop émaciée, tu perds ta valeur sur le marché. Ne laisse pas ce sauvage de Soren gâcher mon investissement.

La voiture s'arrête devant l'hôtel particulier des de Varennes. À l'intérieur, la chaleur est étouffante. Elyne revêt son masque. Elle est une automate de porcelaine au milieu des prédateurs en costume. Soudain, à l'autre bout du grand salon, elle le voit. Kaël. Il porte une chemise noire déboutonnée, ses avant-bras tatoués de croquis

anatomiques exposés. Il ne parle à personne. Il observe la pièce avec un mépris souverain.

Il se dirige vers eux. Julien se redresse, l'hostilité palpable.

— Soren, dit Julien. Je ne savais pas que vous fréquentiez les salons.

— Je suis venu vérifier si le métal de votre collier ne faisait pas trop d'ombre à la sueur qu'elle a laissée sur mon parquet, répond Kaël d'une voix traînante.

Julien se crispe, passant un bras possessif autour de la taille d'Elyne.

— Elle est impeccable, Soren.

— Impeccable ? Kaël s'approche, son odeur de tabac et de fer envahissant l'espace vital d'Elyne. Vous avez l'œil pour la décoration, Marceau. Mais vous êtes aveugle à la structure. Elle ne tient que par la volonté, et la volonté est une ressource épuisable.

Le retour au penthouse est un voyage au bout du silence. Dès l'entrée, Julien jette sa veste.

— Déshabille-toi.

Ce n'est pas une invitation. C'est une inspection technique. Elyne obéit, restant nue sous les spots encastrés du salon. Julien s'accroupit devant sa jambe droite. Ses doigts froids pressent la zone de tension. La douleur est une symphonie hurlante, mais elle ne cille pas.

— C'est enflé, note-t-il avec un dégoût poli. Tu as une micro-fracture. Tu es défectueuse, Elyne. Tu m'as menti.

Il se relève, son visage à quelques millimètres du sien.

— Tu vas danser demain. Si je vois la moindre faiblesse, je te brise moi-même. Va te coucher.

Elle se retire dans sa chambre blanche. Une fois seule, elle ne pleure pas. Elle s'allonge sur le lit, saisit son oreiller et le mord de toutes ses forces, ses dents s'enfonçant dans le tissu pour étouffer le cri de rage et de désir qui cherche à s'échapper. Elle se traîne ensuite vers la salle de bain, s'accroupit et lape l'eau froide du robinet avec une avidité erratique, comme une bête traquée cherchant à éteindre un incendie intérieur.

L'autopsie ne faisait que commencer. Et dans l'obscurité de la suite aseptisée, elle n'attendait qu'une chose : que Kaël vienne finir de briser ce que Julien essayait désespérément de recoller.

Chapitre 5

Le Contrat de Chair

Le Grand Salon de l'Opéra ne résonnait pas, ce soir-là, du tumulte des ovations. Il empestait la cire d'abeille, les lys agonisants et l'arrogance froide des soies lourdes. Sous les lustres en cristal qui pendaient comme des stalactites prêtes à poignarder le parquet, la fine fleur du mécénat parisien s'agglutinait. Une meute en smoking et robes de bal, venue humer l'odeur de la réussite et s'assurer que leur investissement — la chair d'Elyne Marceau — était toujours aussi rentable.

Elyne se tenait droite, une statue d'émail tranchant dont le vernis menaçait de se fendiller à chaque battement de cils. Sa robe de satin rouge sang, choisie par Julien, était une seconde peau, si ajustée qu'elle l'empêchait de respirer par le ventre. Elle devait se contenter de souffles courts, thoraciques, des inspirations de colibri terrifié. Mais le pire n'était pas le corset. Le pire, c'était le tibia gauche.

À l'intérieur de la botte de soie, sous les couches de maquillage destinées à masquer l'œdème, la micro-fracture chantait une mélodie de verre brisé. Une pulsion névralgique, fulgurante, qui remontait le long de la fibre nerveuse jusqu'à son cerveau. À chaque fois qu'elle changeait le poids de son corps, elle sentait l'os grincer, une friction calcaire qui lui soulevait le cœur.

« Souris, Elyne. Tu es livide. »

La voix de Julien tomba sur sa nuque, aussi froide qu'une lame de scalpel. Sa main se posa sur ses lombaires, les doigts s'enfonçant dans le creux de sa taille avec une précision de propriétaire. Ce n'était pas une caresse. C'était une vérification de l'état de la marchandise.

« J'ai mal, Julien », murmura-t-elle, les lèvres figées dans un rictus qui imitait la grâce.

« La douleur est une information, pas une excuse. Tu es l'image de l'Opéra. Et l'Opéra ne boite pas. Tiens-toi droite, ou je m'assurerai que ta séance de kiné demain matin soit... inoubliable. »

La menace flotta dans l'air, aussi âcre que l'odeur de la résine. Elyne se redressa, verrouillant son genou. La douleur explosa. Une supernova de souffrance dans son périoste à vif. Elle ferma les yeux une seconde, imaginant le sang couler à l'intérieur de son muscle, tiède et ferreux. C'est à cet instant que l'atmosphère de la pièce changea. Ce n'était pas un bruit, mais un déplacement d'air. Une chute de pression atmosphérique.

Kaël Soren était là.

Il n'avait pas mis de smoking. Il portait un col roulé noir élimé aux poignets et une veste trop large qui semblait avoir dormi sur le sol d'un studio de répétition. Il détonnait comme une plaie ouverte sur un drap propre. Il ne marcha pas vers eux ; il traqua l'espace. Ses yeux, noirs comme de l'encre de seiche, se posèrent immédiatement sur les pieds d'Elyne. Il regarda la tension anormale des chevilles, la façon dont ses tendons saillaient sous le satin. Le prédateur avait déjà senti l'odeur du sang sous la peau.

« Soren », grinça Julien, son corps se raidissant contre celui d'Elyne. « Je ne savais pas que les chorégraphes de seconde zone s'intéressaient aux dîners de charité. »

Kaël s'arrêta à quelques centimètres d'eux, ignorant superbement Julien. Il ne regardait pas la danseuse ; il écoutait l'os. Il attendait la rupture comme on attend une délivrance.

« Je ne suis pas venu pour la charité », dit Kaël d'une voix rauque, poncée au papier de verre. « Je suis venu voir le massacre. »

« Elle est magnifique, n'est-ce pas ? » fanfaronna Julien en resserrant sa prise sur la taille d'Elyne, l'obligeant à s'arquer. « Une géométrie faite femme. »

Kaël laissa échapper un rire bref, sec, qui ressemblait à un craquement d'os.

« La géométrie ? Tu parles d'elle comme d'un pont d'autoroute, Julien. Ce que tu as là, c'est un cadavre empaillé. Tu l'as tellement bridée qu'elle ne sent même plus le sol. Elle est en train de se briser de l'intérieur. Ton "art", c'est de la nécrophilie de salon. »

Le visage de Julien devint pourpre. Kaël fit un mouvement rapide, si soudain que Julien n'eut pas le temps de réagir. Il attrapa le poignet d'Elyne. Ses doigts étaient calleux, brûlants. À son contact, une décharge électrique remonta le long du bras de la danseuse.

« Dis-lui, Elyne », murmura Kaël, son visage à quelques millimètres du sien. « Dis-lui que ton os crie. Je l'entends d'ici, moi. Le frottement de la fissure. Ça chante, n'est-ce pas ? »

Elyne tremblait. Elle était prise en étau entre la possession glaciale de Julien et l'obsession dévorante de Kaël.

« Lâche-la », ordonna Julien.

« Sinon quoi ? Tu vas appeler la sécurité pour protéger ton placement boursier ? »
Kaël ne lâchait pas le poignet d'Elyne. Au contraire, il pressa son pouce sur le pouls de la jeune femme. « Ton cœur s'emballa, Petite Étoile. C'est la peur ? Ou c'est le

réveil ? »

Le dîner commença dans une tension insupportable. Le cliquetis de l'argenterie sur la porcelaine résonnait comme des coups de feu. Sous la nappe de damas lourd, Elyne tenta de replier sa jambe pour soulager la pression. Son tibia la brûlait. Une sensation de métal chauffé à blanc. Soudain, elle sentit quelque chose. Un contact.

Sous la table, le pied de Kaël, chaussé d'une bottine de cuir usée, vint se poser contre son mollet. Ce n'était pas un effleurement. C'était une pression délibérée, lourde, exploratrice. Elyne se figea. Elle croisa le regard de Kaël. Il la fixait intensément, portant son verre de vin rouge à sa bouche sans la quitter des yeux. Son pied remontait lentement le long de son tibia, cherchant précisément la zone d'inflammation. Elle voulut reculer, mais Julien, à sa droite, avait posé sa main sur sa cuisse, au-dessus de la table, dans un geste de possession publique. Elle était prise au piège. En haut, la main du fiancé, froide et dominatrice. En bas, le pied du prédateur, brûlant et subversif.

Kaël pressa son talon directement sur l'endroit où l'os était fêlé.

La douleur fut si fulgurante qu'Elyne lâcha sa fourchette. Le métal tinta contre l'assiette. Elle laissa échapper un gémissement étouffé, ses doigts se crispant sur le rebord de la table jusqu'à ce que ses articulations blanchissent. Sous la nappe, la torture était méthodique. Kaël la forçait à ressentir sa chair. Il ne la laissait pas s'anesthésier dans son rôle de poupée.

« Je pense », commença Julien, dont la mâchoire se contractait, « que ta présence ici a assez duré, Soren. »

Kaël se leva, jetant sa serviette froissée au milieu de son assiette. Il se tourna vers Elyne.

« Demain, 8 heures, Studio 4. Viens seule. Sans tes bandages, sans tes masques. On va voir ce qu'il reste de toi quand on enlève le costume de morte. »

Il tourna les talons, sa silhouette sombre découpant l'opulence dorée de la pièce. Julien se pencha vers elle, son souffle sentant le fiel.

« Tu n'iras pas, Elyne. Si tu mets un pied dans son studio, je brise ta carrière avant même que tu ne puisses faire une révérence. »

Elyne ne répondit pas. Elle regardait la trace laissée par le pied de Kaël sur le bas de sa robe rouge. Une tache de résine et de poussière de studio. Un stigmat. Elle ne sentait plus seulement la douleur de son os brisé. Elle sentait le sang battre dans ses tempes. Un rythme sauvage. Elle préférait brûler vive que de finir pétrifiée dans une vitrine.

À l'aube, le Studio 4 ressemblait à une morgue éclairée aux néons vacillants. Elyne entra, dépouillée de son manteau, de sa robe, de ses masques. Elle resta en collants noirs et justaucorps, les pieds nus sur le parquet noirci. Kaël était assis par terre. Il fumait. La fumée s'enroulait dans la lumière crue, créant des formes spectrales.

« Enlève ce bandage », ordonna-t-il.

« Je ne peux pas. L'os est instable. »

« Enlève-le. Si ça doit casser, ça cassera ici. »

Elle s'assit sur le sol froid et défit les bandes de contention. Son tibia était enflé, une bosse violacée déformant la ligne autrefois parfaite. La peau était tendue à rompre, luisante, fiévreuse. Kaël s'accroupit devant elle. Il ne demanda pas la permission. Il saisit sa jambe, ses doigts calleux entourant son mollet.

« C'est moche. C'est le prix du mensonge, Elyne. Lève-toi. »

« Je ne peux pas porter mon poids sur cette jambe. »

« Lève-toi, ou je te traîne par les cheveux. »

Il l'aida à se redresser de manière brutale. La douleur n'était plus une sensation locale ; c'était un environnement.

« Marche vers moi. Pas comme une Étoile. Marche comme une femme qui a tout perdu. »

Elle essaya. Son pied gauche toucha le sol. Le choc remonta comme un coup de poignard.

« Plus lourd. Je veux entendre le bruit de ton pied qui s'écrase sur le bois. Je veux entendre l'os qui grince. »

Il se rapprocha, posant sa main sur ses reins, la poussant vers l'avant. Le contact était brûlant.

« Tu sens ça ? C'est la réalité, Elyne. Pas le velours de Julien. »

Il la fit pivoter violemment face au miroir. Elle ne se reconnaissait plus. Ses cheveux s'échappaient de son chignon, collant à son cou trempé. Son visage était tordu par une agonie qu'elle ne cherchait plus à cacher.

« Tu es enfin immonde », murmura-t-il à son oreille. « Tu es enfin humaine. Danse ta ruine. »

Il la lâcha brusquement. Il alla vers la sono et appuya sur play. Un son industriel,

lourd, saturé de basses qui faisaient vibrer le sternum. Elyne se détacha de la barre. La douleur était devenue une compagne. Elle ne réfléchissait plus. Elle se jeta dans le mouvement. Elle tournait, et à chaque tour, le studio vacillait. Kaël ne bougeait pas. Ses yeux étaient fixés sur le tibia, guettant la défaillance des fibres.

Soudain, au milieu d'un grand jeté, son tibia céda.

Un clac sourd. Une branche sèche qu'on brise.

Le monde devint blanc. Une vague de nausée. Le parquet. Le froid. Le vide. Elyne s'effondra, le visage contre le bois. Elle sentait le sang battre dans son oreille contre le sol. L'ombre de Kaël recouvrit son corps. Il s'agenouilla à côté d'elle. Il ne l'aida pas à se relever. Il posa simplement sa main sur sa tête, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux en sueur.

« Voilà », murmura-t-il avec une douceur terrifiante. « C'est fini, le mensonge. Maintenant, on peut enfin commencer. »

Elle était brisée. Elle était ruinée. Elle était libre. Le contrat de chair était écrit en lettres de sang et de calcium sur le sol du Studio 4. Elle regarda Julien, qui venait d'entrer dans la salle, blême de rage devant son investissement gâché. Elle ne ressentit qu'un profond mépris. Entre le froid mortel de son propriétaire et l'incendie destructeur de son bourreau, elle avait choisi. Elle ne danserait plus jamais pour les mécènes. Elle danserait pour le monstre qui l'avait enfin vue. Elle était une Étoile qui mourait, et dans son explosion, elle allait tout réduire en cendres.

Chapitre 6

Fibres et Sang

Le néon grésille. Un bourdonnement électrique, linéaire, qui s'insinue sous le crâne comme une aiguille à tricoter. Ici, dans le Studio 4, la lumière n'a rien de la caresse dorée des projecteurs de scène. C'est une clarté de morgue, une lumière de salle d'autopsie qui déshabille les muscles et met à nu chaque tricherie de la peau. Sous mes pieds, le parquet de chêne, saturé de couches de résine séchée, gémit à chaque appui. L'air est épais, chargé de cette odeur indélébile de l'Opéra : un mélange de poussière séculaire, de camphre et de sueur rance, cette sueur de l'effort poussé jusqu'à la nausée.

Mon tibia droit n'est plus une partie de mon corps. C'est un ennemi. Une faille géologique qui menace de s'ouvrir pour engloutir tout l'édifice de ma carrière. À chaque plié, à chaque réception, la micro-fracture câble mes nerfs à vif. C'est une décharge de verre filé qui remonte le long de ma moelle épinière. Je sens le périoste qui se soulève, la fibre qui s'effiloche. Le calcium cède. Je l'entends presque, ce craquement de bois sec qui refuse de rompre tout à fait, mais qui n'en peut plus de porter le poids d'une perfection mensongère.

— Encore, Elyne.

La voix de Kaël Soren claque comme un fouet de cuir sur de la chair vive. Il est là, assis sur un tabouret de fer, les bras croisés sur son torse massif. Ce n'est pas un chorégraphe, c'est un équarisseur. Ses yeux, deux puits de pétrole brut, ne quittent pas mes jambes. Il ne regarde pas la grâce ; il guette l'instant précis où la mécanique va s'enrayer.

— Tes bras sont de la guimauve. On dirait une débutante qui mendie un compliment. Je ne veux pas de ta joliesse, Elyne. Je veux de la viande. Je veux de la tension. Recommence la diagonale.

Je serre les dents, les muscles de ma mâchoire si contractés que je crains de briser une molaire. Le goût de fer de l'hémoglobine chaude envahit ma bouche. Je me remets en position. Mes chaussons sont saturés, le satin, autrefois d'un ivoire pur, est maintenant d'un gris poisseux, collant à mes orteils martyrisés.

Je m'élançe. Grand jeté.

Choc. Le pied percute. La douleur n'est plus un signal, c'est un cri blanc qui oblitère tout. Le tibia ne porte plus, il déchire. Un éclair de magnésium foudroie ma vision. Mon genou flanche. Mon corps, cet instrument que Julien a poli avec la précision d'un banquier suisse, trahit. Ma jambe se dérobe, l'angle est faux, mon tibia hurle son impuissance. Je vacille, un spasme me tord le bassin. Mon souffle s'arrête, bloqué dans une gorge étranglée par la panique. Si Julien voit ça. Si la direction l'apprend. Je suis finie. Une poupée d'émail fissuré qu'on jette à la benne après le spectacle.

Kaël se lève. Ses pas sur le parquet font le bruit d'un prédateur marchant sur des os. Il s'arrête devant moi. Trop près. Je sens sa chaleur de bête, d'homme qui vit dans le mouvement pur, loin des salons feutrés où Julien m'expose comme un trophée. Il baisse les yeux sur mon membre blessé. Je tente de feindre, de masquer le tremblement.

— C'est quoi ? demande-t-il d'une voix basse. Une douceur de scalpel avant l'incision.

— Rien. La fatigue.

— Ne me mens pas, petite chose en verre filé. Ton os crie. Je l'entends d'ici.

Il s'accroupit brusquement. Avant que je puisse reculer, ses doigts larges et calleux se

referment sur mon mollet. Choc thermique. Sa peau est brûlante. Son pouce remonte lentement le long de mon tibia, pressant délibérément là où l'agonie synaptique est la plus vive. Je lâche un gémissement de bête blessée. Mes doigts se crispent sur la barre au point de blanchir mes phalanges.

— Là, murmure-t-il, les yeux levés vers les miens. C'est là que ça se passe. La vérité. Elle est dans cette fêlure.

— Lâchez-moi... je vais mettre de la glace...

— Non. Ton fiancé veut que tu sois une statue de marbre. Moi, je veux que tu sois un être humain. Et un humain, ça saigne. Ça casse.

Il se redresse, mais ses doigts restent ancrés dans ma chair. Sa main glisse, une caresse de bourreau qui remonte vers le creux poplité, verrouillant mon articulation. Il m'impose l'infirmité. Il me force à offrir ma jambe comme on présente un membre à l'amputation.

— La musique ! ordonne-t-il. Le passage du sacrifice. Allez ! Danse la ruine !

L'éducation de l'Opéra crie à l'hérésie. On ne montre pas la douleur. On la sublime sous les paillettes. Mais Kaël m'exige de commettre le sacrilège. Je fais un pas. La douleur est un éclair de lave. Au lieu de masquer la boiterie, je l'accentue. Je laisse mon pied droit traîner sur le parquet, créant un râle de bois contre bois.

— Oui, souffle-t-il. Encore.

Je pivote. Mon équilibre est rompu. Ce n'est plus de la danse, c'est une convulsion. Ma respiration devient un râle. Je me vois dans le miroir. Je suis défigurée. Mon visage est un masque de souffrance pure. Mes muscles se dessinent sous la peau comme des cordes de piano prêtes à rompre. Et soudain, au milieu de ce désastre physique, l'ivresse sombre me gagne. Je ne mens plus. Chaque mouvement est une confession de ma fragilité osseuse. C'est obscène.

Je me jette dans un tour, sachant que la réception sera un enfer. Ma jambe lâche, je m'effondre sur un genou, le choc résonnant jusque dans mes dents. Je rampe, utilisant mes bras comme des griffes, tirant ma jambe morte derrière moi. Kaël tourne autour de moi, ses mains sculptant ma détresse.

— Regarde-toi, Elyne ! Tu n'es plus une poupée. Tu es une plaie ouverte.

Il me saisit par les épaules et me redresse brutalement. Sa poitrine contre la mienne. On entend nos deux cœurs cogner, une percussion de guerre. Son odeur m'envahit — tabac froid, cuir et virilité sauvage.

— Tu sens ça ? chuchote-t-il contre mon oreille. C'est le goût de la liberté. Ton fiancé te possède quand tu es parfaite. Moi, je te possède quand tu es en miettes.

Ses mains descendent dans mon dos, s'enfonçant dans ma colonne. Il me cambre, exposant ma gorge à la lumière crue des néons. La morsure de calcium est telle qu'elle devient une forme d'extase. Un point de bascule où le système nerveux transforme le signal de détresse en une onde érotique. Je rejette la tête en arrière dans un spasme de plaisir et d'agonie.

— Je vais te démanteler pièce par pièce, murmure-t-il. Et quand il ne restera plus rien de la danseuse de Julien, on verra enfin qui tu es.

Le néon continue de grésiller. Dans l'ombre des coulisses, je vois une silhouette. Un costume sombre. Une montre en or qui brille. Julien. Il a tout vu. L'idée de ma déchéance sous ses yeux déclenche une nouvelle vague de frissons. Kaël resserre son emprise. Son pouce appuie de nouveau sur la fracture, rappel cruel de la réalité.

— Ne t'arrête pas. Je veux voir le pourpre visqueux dans tes chaussons avant la fin.

Il me repousse. Je quitte le studio comme on s'extrait d'un charnier. Chaque pas dans les couloirs est une décharge qui me lacère. Atteindre ma loge est un calvaire de marbre froid. Je m'y déshabille devant le miroir piqué de taches noires. Quand les chaussons tombent, le spectacle est une mutinerie biologique. Mon orteil est noir. Mon tibia est une cartographie de violet et de bleu sombre. L'oedème a triplé.

« Impeccable. »

Le message de Julien sur mon téléphone est une insulte. Je sors une seringue. Je plante l'aiguille directement dans la chair gonflée. La douleur m'arrache la vision, puis le froid chimique anesthésie la bête. Je me lave au gant pour effacer l'odeur de Kaël, puis je recouvre ma blessure d'un bandage compressif, serré à m'en couper la lymphe. J'enfile une robe de soie noire et des stiletos de douze centimètres. Des instruments de torture.

Dans la berline, Julien ne me regarde pas. Il saisit ma cuisse, vérifiant l'état de sa propriété.

— Tu es en retard, Elyne. Soren va te salir si tu n'y prends pas garde. Tu es pâle.

Au restaurant, le dîner est une pièce de théâtre macabre. Sous la nappe, je sens le regard de Julien peser.

— On dit que Soren vous pousse, Elyne, lance un directeur.

— Il cherche l'impact, pas la grâce, je réponds, ma voix est un fil d'acier.

Julien rit. Sa main quitte ma cuisse pour descendre vers mon mollet. Il caresse le tissu, s'approchant de l'oedème. S'il appuie, je sombre. Il continue de parler de budgets tandis que sa main explore ma jambe avec une lenteur sadique. Il doit sentir la chaleur incendiaire à travers la soie. Soudain, ses doigts se referment sur l'endroit précis de la fracture.

Explosion blanche. Je ne cille pas. Je puise dans l'ivresse de la destruction que Kaël

m'a offerte.

— Je ne suis pas contractée, Julien, je souffle dans ses yeux. Je suis habitée.

De retour au penthouse, Julien me plaque contre la réalité froide.

— Déshabille-toi.

Il ne s'agit pas de désir, mais d'inspection. La robe glisse. Il s'agenouille et déroule le bandage avec une lenteur cérémonielle. Quand le dernier pli tombe, l'horreur est là, brute.

— Tu es une marchandise avariée, Elyne. Demain, j'appelle le chirurgien. Tu resteras alitée jusqu'à redevenir présentable.

— Je ne suis plus à toi, Julien. Je n'appartiens qu'à la cassure.

Je le laisse là. Je retourne au studio avant l'aube. Kaël m'attend dans l'ombre. Il n'offre aucune pitié. Il me force à danser jusqu'à ce que l'os menace de percer l'épiderme.

— Regarde-toi ! C'est ça que Julien veut tuer !

Il s'approche de moi, alors que je suis au sol, haletante. Il plaque ses mains dans la mare de pourpre visqueux qui s'échappe de mon chausson. Avec une onction rituelle, il marque mon visage. Une traînée de sang sur chaque joue. Ma peinture de guerre.

— Le rideau va se lever, murmure-t-il contre mes lèvres. Tu vas leur montrer l'os. Tu vas leur montrer la mort à l'œuvre.

Julien entre dans le studio. Son visage est une plaque de marbre.

— On appelle l'ambulance, dit-il froidement. On dira que c'est un malaise.

— Elle ne part pas, rétorque Kaël. Elle est révélée.

Je me lève, aidée par le bras d'acier de Kaël. Je regarde Julien.

— Ce soir, ce n'est pas pour toi.

Je me redresse. Je lève les bras. Je commence la diagonale. Le craquement est cette

fois audible, sec, définitif. L'os a percé. Je ne tombe pas. Je reste en équilibre sur la pointe, défiant la biologie. Le sang dessine une spirale parfaite sur le sol, un vortex de rubis.

Julien recule. Il voit son investissement s'évaporer dans une symphonie de chair déchirée. Kaël sourit, un sourire de démon devant son chef-d'œuvre. Je suis le sacrifice. Je suis la lame. Je ne suis plus la porcelaine, je suis la cassure. Et la cassure est éternelle.

Chapitre 7

La Morsure du Froid

L'eau n'était pas une caresse. C'était une gifle. Une succession de gouttelettes glacées qui martelaient les épaules d'Elyne, rinçant la sueur rance du dernier acte, emportant la poussière de scène et l'odeur de résine qui lui collait à la peau. Dans les douches de l'Opéra, le carrelage blanc, jauni par les décennies de fatigue, renvoyait l'éclat blafard d'un néon agonisant. Le bourdonnement électrique de l'ozone se mêlait au fracas métallique de la tuyauterie.

Elyne s'appuya contre la paroi froide. Ses doigts, noueux à force d'avoir été forcés dans le satin rigide des pointes, tremblaient. Elle baissa les yeux sur ses pieds. Le droit était une insulte à la symétrie. La tige d'ivoire sous sa peau lançait, une pulsation de lave noire qui semblait vouloir fendre l'os de l'intérieur. Le foyer de rupture. Son secret. Son crime. Si Julien l'apprenait, il ne verrait pas la souffrance ; il verrait une dépréciation d'actif. Une poupée fêlée qu'on remet dans sa boîte avant de la brader.

Le rideau de plastique grinça sur sa tringle rouillée. L'air devint épais, saturé d'une humidité étouffante qui sentait le mâle sauvage. Kaël.

Il ne demanda pas la permission. Il se tenait là, ses vêtements de répétition encore sombres de sa propre sueur, ses yeux d'orage fixés sur la nudité frissonnante d'Elyne. Elle ne chercha pas à se couvrir. Ce corps n'était plus à elle. Elle se contenta de redresser le menton, alors que l'eau coulait sur son visage, collant ses cheveux blonds à son crâne comme une main de noyée qui lui étranglait le cuir chevelu.

— Tu te caches, Marceau ? Sa voix était un râle qui couvrait le bruit de l'eau.

— Sors d’ici, Kaël.

— Demain n’existe pas pour ceux qui mentent aujourd’hui.

Il fit un pas, l'enfermant contre le carrelage. Ses phalanges étaient griffées, les articulations rougies. Kaël ne dansait pas avec grâce, il dansait avec rage, punissant le sol à chaque saut. Ses yeux descendirent, implacables, s’arrêtant sur le point de rupture. Elyne sentit ses muscles se crispier, une réaction réflexe qui envoya une décharge fulgurante jusqu’à son bassin.

— Je n’ai rien, mentit-elle. Sa voix était un débris de porcelaine.

Kaël eut un rire sec. Il s’abassa brusquement. Sa main, large et calleuse, se referma sur sa cheville. Il serra. Elyne lâcha un cri étouffé, ses ongles griffant les parois lisses pour ne pas s’effondrer. Il remonta ses doigts le long de son mollet, s’enfonçant dans les fibres avec une précision anatomique. Lorsqu’il atteignit la zone où l’os menaçait de voler en éclats, il pressa son pouce. Un craquement sourd, presque imperceptible, résonna dans sa propre boîte crânienne. La vision d’Elyne se verrouilla sur une vision de sang.

— Julien est un comptable qui baise une statue, grogna Kaël en se relevant, son visage à quelques centimètres du sien. Il ne sent pas l’odeur de la mort qui émane de tes muscles. Moi, je vois la bête crevée derrière le velours.

Il la plaqua violemment contre le mur. Le choc fit vibrer sa colonne vertébrale. Il s’installa entre ses cuisses, ses mains saisissant son visage pour le forcer à l’abîme.

— Dis-le, Elyne. Dis que tu détestes être cette chose.

— Je... je déteste ça, lâcha-t-elle enfin. Le mot fut arraché de sa gorge, brut, sanglant.

— Plus fort.

Sa main descendit pour enserrer sa gorge, juste assez pour lui rappeler qu’il possédait

son souffle.

— Je déteste chaque seconde de cette agonie ! hurla-t-elle.

Kaël sourit, une grimace de prédateur ouvrant une plaie. Il ne l'embrassa pas, il mordit. Sa mâchoire se referma sur la ligne de son épaule, une marque sauvage destinée à souiller la propriété du banquier. Elyne gémit, ses mains s'agrippant aux épaules trempées de l'homme. La douleur de sa jambe devint érotique, un pivot central où le plaisir naissait de l'agonie. Elle n'était plus une Étoile, elle était sa complice, une fibre tendue au point de rupture, prête à se rompre sous cette caresse brutale.

— Va retrouver ton maître maintenant, souffla-t-il contre sa lèvre fendue. Laisse-le toucher ce corps que j'ai marqué. Mais chaque fois qu'il posera la main sur toi, tu sentiras mes doigts à la place des siens.

Il recula, s'effaçant dans l'ombre des casiers. Elyne resta immobile sous le jet qui virait au froid chirurgical. Elle ferma le robinet. Le silence de l'Opéra revint, plus lourd que le bruit. Elle s'habilla lentement, enfilant sa robe de soie noire, une armure de luxe sur sa peau meurtrie.

À l'extérieur, la berline de Julien l'attendait. Elle monta à l'arrière, s'enfonçant dans l'odeur de cuir et de pouvoir aseptisé. Julien ne détourna pas les yeux de sa tablette.

— Tu es en retard, Elyne. Ton image est notre seule monnaie d'échange. Ne la gaspille pas.

Il tendit une main pour caresser sa joue. Ses doigts étaient fins, manucurés, sans une trace de travail. Elyne ne bougea pas, mais intérieurement, elle se rétracta. Elle sentait encore la morsure de Kaël brûler sous l'étoffe.

Arrivés à l'appartement, Julien l'observa sous la lumière crue du vestibule. Son regard de scalpel parcourut sa silhouette, s'arrêtant sur la raideur de sa démarche.

— Montre-moi ta jambe.

Elle s'exécuta, dévoilant la peau tendue au-dessus de l'os fissuré. Julien s'accroupit et pressa, froidement. Elyne suffoqua, mais il n'y avait aucune passion dans son geste, seulement l'inspection d'un propriétaire vérifiant une faille dans un mur.

— C'est enflammé. Tu es une sotte de ne pas l'avoir dit. Si tu te brises, c'est moi que tu voles.

Il se releva, mais son regard s'accrocha à l'encolure de sa robe. D'un geste sec, il écarta le tissu. La morsure de Kaël, sombre et violente, apparut comme une tache de boue sur un linceul. Le silence qui suivit fut une pression physique. Julien ne s'énerva pas. Sa colère était une machine de précision. Il fixa la marque, l'affront fait à son investissement.

Il leva la main et la gifla.

Le coup fut précis, technique. La tête d'Elyne frappa le chambranle de la porte. Le goût métallique du sang envahit sa bouche.

— Tu vas aller dans cette douche, ordonna-t-il d'une voix monocorde. Tu vas froter jusqu'à ce que cette marque disparaisse. Demain, tu danseras. Tu seras l'instrument parfait que j'ai façonné. Et si je vois une autre trace... je te renverrai dans le ruisseau, infirme et oubliée.

Il sortit, fermant la porte avec une douceur terrifiante.

Elyne rampa vers la salle de bain, le visage en feu, le tibia hurlant sa souffrance. Elle

ouvrit l'eau et prit le gant de crin. Elle frotta l'épaule jusqu'au sang, jusqu'à ce que la peau pèle, mais sous la douleur, elle souriait. Elle était brisée, sale, en train de tout perdre. Et sous le jet brûlant, elle réalisa qu'elle ne voulait plus être sauvée. Elle voulait être consumée.

Elle ferma les yeux, savourant le désastre. La symphonie entra dans son mouvement le plus sombre. Elle était prête à mordre en retour.

Chapitre 8

L'Antagonisme Systémique

Le silence qui suivit l'arrêt brutal de la musique ne fut pas une absence de bruit, mais une présence étouffante. Un vide pneumatique qui aspira l'oxygène de la salle de répétition. Elyne était encore suspendue dans les bras de Kaël, son souffle court venant heurter la glotte du chorégraphe, une buée de sueur et d'effort mêlés. Ses doigts, crispés sur les trapèzes saillants de l'homme, tremblaient. Sous le collant de nylon, son tibia droit pulsait, une décharge électrique rythmée par les battements de son cœur affolé.

Puis, le claquement. Sec. Arrogant. Le bruit de semelles de cuir de luxe sur le parquet de chêne. Un son étranger à ce sanctuaire de résine et de sueur, pollué par l'acier et le parfum de Julien.

Julien se tenait dans l'encadrement de la double porte. Une silhouette découpée par la lumière crue du couloir. Il n'avancait pas. Il observait. Ses yeux, d'un bleu minéral, passaient du corps d'Elyne — désarticulé, humide, trop proche de l'autre — à celui de Kaël. Un prédateur comptant ses têtes de bétail.

« Huit minutes de dépassement sur l'horaire syndical, Elyne, » lâcha-t-il. Sa voix était un scalpel. Froide. Précise. « Tu n'es qu'une plus-value anatomique. Je ne tolérerai pas que Soren déprécie mon capital en érodant tes articulations par pur amateurisme. »

Kaël ne lâcha pas prise. Ses mains, larges, calleuses, s'ancrèrent un peu plus profondément dans la taille d'Elyne, marquant l'albâtre tendu de sa peau de rougeurs immédiates. Un défi silencieux. Une possession par le toucher. Il sentait la terreur

d'Elyne traverser son propre corps comme une onde de choc. Elle était redevenue de l'ivoire calcifié. Froide. Fragile.

« Le carnet de répétition est une suggestion pour les médiocres, Julien, » cracha Kaël, sa voix rauque, saturée de fatigue. « Ici, on travaille sur la vérité. Pas sur ton inventaire de courtier. »

Julien esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Il entra dans la salle, son manteau de laine sombre jeté sur les épaules comme une cape aristocratique. Chaque pas semblait rétrécir les murs. L'Opéra, ce labyrinthe de velours et de pierre, lui appartenait. De la cave aux cintres.

« La vérité ? » Julien s'arrêta à deux mètres d'eux. L'odeur de son parfum, un mélange de santal et d'acier, étouffa l'effluve de sueur rance. « La vérité, c'est qu'Elyne est un investissement. Une icône dont le visage et les jambes appartiennent à la Fondation Marceau. Ce que tu fais ici n'est pas de l'art. C'est du vandalisme industriel. »

Il posa son regard sur la cheville d'Elyne. Elle tenta de la masquer, un réflexe de survie, mais Julien connaissait chaque millimètre de ce corps. Non pas comme un amant, mais comme un mécanicien connaît une pièce d'orfèvrerie qu'il doit maintenir en état de marche.

« Descends, » ordonna-t-il.

Elyne s'exécuta. Ses pieds touchèrent le sol avec une délicatesse de suppliciée. La douleur dans son tibia fut un hurlement muet. Elle ne pouvait pas montrer sa faiblesse. Pas devant lui. Pas quand il cherchait la moindre excuse pour la briser tout à fait.

Julien s'approcha, ignorant Kaël comme on ignorerait un chien galeux rôdant autour

d'une propriété privée. Il prit le menton d'Elyne entre son pouce et son index. Il serra. Juste assez pour que l'os de la mâchoire craque légèrement.

« Tu es pâle. Tes traits tirent. Est-ce que tu réalises le coût d'une seule de tes cernes pour nos sponsors ? »

« Julien, je... on terminait la phrase, » balbutia-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de petite fille perdue.

« La phrase ? » Julien se tourna enfin vers Kaël. « Soren, ton contrat stipule que tu as carte blanche pour la création, pas pour l'épuisement physique de mes actifs. Un seul mot de ma part, et tu seras un paria. Un souvenir sale dans une banlieue grise. »

Kaël fit un pas en avant. Muscles du cou tendus. Câbles d'acier prêts à rompre. L'envie de broyer le cartilage de ce visage lisse était presque insoutenable. Mais il vit le regard d'Elyne. Une supplique silencieuse.

« Tu n'es qu'un parasite, Julien, » siffla Kaël. « Tu te nourris de son talent parce que tu n'as rien en toi, à part du vide et des chiffres. »

Julien ne cilla pas. « Peut-être. Mais c'est mon vide qui paie tes factures et qui assure que cette fille ne finisse pas à vendre son corps dans un bar après avoir ruiné ses genoux sur ton parquet pourri. »

Il fit un signe de la main. Un assistant entra en portant une mallette en aluminium brossé. Un objet froid. Médical. Déplacé dans cet univers de lyrisme.

« Puisque tu ne sembles plus capable de gérer ton propre corps, je vais devoir reprendre le contrôle, » dit Julien en ouvrant la mallette.

Il en sortit un objet qui fit s'arrêter le cœur d'Elyne. Une structure de titane chirurgical

et de cuir noir. Un harnais de maintien orthopédique de haute technologie. Une cage de luxe. Des montants en carbone, des charnières ajustables, des sangles de compression destinées à enserrer les membres pour empêcher tout mouvement parasite.

« C'est la sécurité, » répondit Julien à la fureur muette de Kaël. « Un corset de performance. Il va forcer ses articulations dans l'alignement parfait. Il limitera l'amplitude de ses mouvements pour protéger cette micro-fracture qu'elle croit si bien cacher. Je connais l'inventaire de tes os, Elyne. »

Elyne recula. Le dos heurtant la barre de danse. Le froid de l'acier contre ses reins fut un avant-goût de ce qui l'attendait.

« Julien, s'il te plaît... je ne peux pas danser avec ça. Je ne sentirai plus le sol. »

« Tu ne dois pas sentir le sol. Tu dois être une image. Une ligne. Ce harnais garantira que tu ne dévies jamais de la trajectoire que j'ai tracée. »

Julien s'agenouilla devant elle. Il ne le fit pas par humilité, mais comme un bourreau s'apprêtant à ferrer une bête. Il souleva la jambe droite d'Elyne. Ses mains étaient sèches. Dénuées de toute chaleur humaine. Il fit glisser le premier montant en carbone le long de son mollet. Le métal était glacial contre la peau échauffée.

« Ne bouge pas, » murmura-t-il. Un ordre presque tendre.

Il verrouilla la première sangle sous le genou. Le cuir mordit la chair. Compression des muscles. Écrasement des fibres. Elyne laissa échapper un gémissement étouffé. Le harnais remontait jusqu'à la cuisse, s'ancrant sur la hanche par une ceinture rigide qui forçait son bassin dans une antéversion artificielle.

« Voilà, » dit Julien en ajustant une vis avec une petite clé métallique. Le cliquetis

résonna comme un coup de feu. « Ta cambrure est verrouillée. Tu es... parfaite. »

Il se releva, l'admirant comme une sculpture corrigée. Elyne essaya de faire un pas. Jambe droite rigide. Poteau de titane. Elle était prisonnière de sa propre anatomie, augmentée par la volonté de fer de son fiancé.

« Tu es en train de la tuer, » dit Kaël, sa voix n'étant plus qu'un grondement sourd. « Tu lui enlèves son âme. »

« Je lui sauve sa carrière, » rétorqua Julien en remettant ses gants. « Elyne, tu garderas ce dispositif pour toutes les répétitions. Et pour la générale. Si je découvre que tu l'as desserré d'un millimètre, je considérerai cela comme une rupture de contrat. »

Il déposa un baiser chaste sur son front moite. « Dors bien, mon cœur. Le monde attend de voir la perfection, pas la douleur. »

Il quitta la salle. L'assistant suivit. Porte close.

Elyne resta là. Pétrifiée. Elle baissa les yeux. Le métal brillait sous les néons. Poupée mécanique brisée et recousue avec de l'acier. Elle essaya de respirer. La sangle abdominale serrait ses côtes. Expansion limitée. Chaque inspiration était une lutte.

Elle leva les yeux vers Kaël. Il était là. Visage déformé par une rage impuissante.

« Ne me regarde pas, » murmura-t-elle.

« Elyne... »

« Ne me regarde pas ! » cria-t-elle. Le son se perdit dans les hauteurs du plafond.

Elle essaya de marcher. Le mécanisme grinça. Elle trébucha, sa jambe entravée ne répondant plus. Elle se rattrapa in extremis à la barre. Fer contre fer. Extension de la machine.

Kaël s'approcha. Lentement. Il posa une main sur le montant froid du harnais. Sa peau chaude contre la rigidité du carbone. Insoutenable.

« Il ne t'a pas mis une attelle, Elyne, » dit-il, sa voix vibrant d'une intensité sombre. « Il t'a mis des chaînes. »

« Je n'ai pas le choix. Sans lui, je ne suis rien. »

« Mensonge. Tu es la seule chose vivante ici. C'est pour ça qu'il veut te transformer en statue. » Il se rapprocha encore. Son souffle balaya son cou. « Demain, nous danserons avec tes chaînes. Je vais pousser tes fibres jusqu'à l'implosion. Je veux entendre tes ligaments chanter sous la contrainte avant qu'ils ne cèdent. Ta vérité n'est pas dans la danse. Elle est dans le cri de tes os qui refusent de rompre. »

Il recula. La laissant seule.

Elyne ne bougea plus. Statue de chair. Poumons écrasés. La chaleur de Kaël s'évaporait, remplacée par le baiser de l'acier. Elle écoutait le cliquetis régulier d'une vis qui, sous la pression de son muscle contracté, s'enfonçait déjà plus profondément dans sa chair.

Elle ferma les yeux. Elle ne vit pas des entrechats. Elle vit le visage de Julien. Comptant les battements de son cœur comme des pièces d'or. Elle était possédée. Totalemment. Et le pire, c'était qu'elle ne savait plus si elle détestait le poids du métal, ou si elle en avait besoin pour ne pas tomber en poussière.

Le cliquetis reprit. Clic. Clac. Le rythme de sa propre chute. Elle était prête pour le

massacre de grâce. Elle était l'étoile de porcelaine, et le marteau venait de tomber. Pas pour la briser. Pour la sceller à jamais dans sa propre agonie.

Chapitre 9

Le Vertige des Os

Le néon grésille au plafond du Studio 4, un bourdonnement électrique qui s'insinue sous le derme, quelque part entre la deuxième et la troisième vertèbre cervicale. L'air est une masse compacte, saturée d'une odeur de poussière séculaire, de colophane brûlée et de la sueur rance des sacrifiés qui ont foulé ce parquet avant elle. Elyne est debout au centre du cercle de lumière crue. Elle est une ligne blanche, une épine de nacre dans l'obscurité des coins de la salle où le velours des rideaux semble absorber le peu d'humanité qui lui reste.

Kaël est là. Il ne s'assoit jamais. Il se tient dans la pénombre, une silhouette découpée à la serpe, les bras croisés sur son torse large. On ne voit que l'éclat de ses yeux, deux lames de fond qui scrutent la moindre défaillance de sa fibre musculaire.

— Recommence, Elyne. La variation de la Sylphide. Et cette fois, essaie de ne pas ressembler à une morte qu'on a oubliée de mettre en bière.

Sa voix est une caresse de papier de verre sur une plaie ouverte. Elyne ajuste son chignon, si serré que la peau de ses tempes semble prête à se fendre. Sous les couches de rubans, son tibia gauche hurle. La micro-fracture est un dard de feu qui s'enfonce un peu plus profondément à chaque battement de cœur. Elle s'élance.

C'est une rébellion. Elle enchaîne les entrechats, les pointes frappant le bois avec la précision d'un métronome. Elle danse pour Julien, pour le souvenir de ses mains froides sur ses épaules quand il lui rappelle que son corps est un investissement. Elle danse pour rester la poupée de luxe, l'Étoile intouchable, la vitrine de l'Opéra. La douleur au tibia devient une pulsation électrique, un éclair blanc qui lui déchire la

jambe à chaque réception. Elle sourit. Un sourire de cire, les lèvres figées tandis que ses poumons brûlent comme s'ils étaient remplis d'acide.

— Arrête.

Le mot tombe comme une guillotine. Elyne s'immobilise net.

— C'était parfait, articule-t-elle, la voix blanche.

Kaël sort de l'ombre. Il tourne autour d'elle comme un loup autour d'une carcasse encore chaude. L'odeur de l'homme l'envahit : tabac froid, cuir usé et cette empreinte animale qui lui soulève le cœur autant qu'elle l'électrise.

— C'était de la merde, Elyne. C'était propre. C'était exactement ce que ton petit banquier de fiancé veut voir avant d'aller dîner en ville. Mais ce n'est pas de la danse. C'est de la taxidermie.

Il s'arrête juste devant elle. Il baisse les yeux vers ses jambes qui tremblent.

— Tu souffres, n'est-ce pas ? Je sens l'odeur de l'os qui se brise. Je vois comment tu compenses sur ta hanche droite. Ton tibia gauche est en train de te lâcher, Marceau. Tu es une ruine qui essaie de se faire passer pour un palais.

Il saisit son menton avec une poigne de fer. Ses doigts s'enfoncent dans sa chair, juste assez pour laisser des marques rouges.

— Je vais te briser, Elyne. Pas parce que je te déteste. Mais parce qu'il n'y a que sur les ruines qu'on peut construire quelque chose de vrai. Je veux voir tes tendons se tendre jusqu'à la rupture. Je veux voir le sang imbiber tes pointes. Je veux la vérité, pas cette mascarade de velours.

Il la repousse violemment et se dirige vers la console audio. Il appuie sur "Play". La musique qui emplit la pièce est un morceau industriel, sombre, un rythme de battements de cœur distordus.

— Danse, ordonne-t-il. Ressens la friction de tes os. Je veux des mouvements brisés. Tords cette colonne vertébrale comme si tu essayais de t'échapper de ta propre peau.

Elyne hésite, puis son corps, traître, répond. Ce n'est plus du ballet. C'est une convulsion. Elle se plie en deux, ses mains griffant le parquet. Elle glisse, ses genoux heurtant le bois avec des bruits mats de viande contre pierre. La douleur n'est plus une pointe locale, c'est un incendie. Elle sent une fibre craquer. Elle ne s'arrête pas. Elle est possédée par une rage contre Julien qui la traite comme un objet, contre elle-même qui accepte d'être cet ivoire inerte.

Kaël entre dans son espace vital. Il la suit, prédateur calquant son pas sur sa proie.

— Regarde-moi ! aboie-t-il. Regarde ce que tu es en train de devenir !

Il attrape son bras en plein mouvement, la faisant pivoter violemment contre lui. Elle s'écrase contre son torse dur comme du granit.

— Tu sens ça ? chuchote-t-il à son oreille. C'est ton cœur. Il bat enfin pour la survie. Tu es à moi ici, Elyne. Il n'y a pas de fiancé. Juste toi, moi, et ce corps que tu essaies de détruire par lâcheté.

— Je ne suis pas... lâche, halète-t-elle.

— Alors prouve-le. Danse jusqu'à ce que ce masque de porcelaine éclate et que je voie enfin le sang couler.

Il la projette en arrière. Elle repart. Plus vite. Plus violemment. Le tibia est en train de

se fendre. Elle le sent. Elle entend presque le bruit de l'os qui se fissure millimètre par millimètre. Elle veut que ça casse. Elle veut que Julien ne trouve que des débris. Elle saute. Un grand jeté désespéré. Dans l'air, elle se sent libre. Puis vient la réception.

Un craquement sec. Brutal. Le son d'une branche morte. Ou d'une vie qui bascule.

L'oedème n'était plus une ecchymose, c'était une bête vivante. La peau du tibia, distendue par l'hémorragie interne, luisait d'un éclat maladif, prête à se fendre sous la pression de la moelle en révolte. Elyne s'effondre. Le parquet monte à sa rencontre, brutal. Elle percute le sol, son épaule heurtant le bois avec un craquement sourd.

Le silence retombe. Elyne reste prostrée, une tache blanche et brisée. Son souffle sort en petits gémissements de bête blessée. La douleur est si intense qu'elle a envie de vomir. Elle sent l'ombre de Kaël planer sur elle.

— Lève-toi, dit-il d'une neutralité effrayante.

— Je ne peux pas... quelque chose a cassé.

Kaël s'accroupit. Il observe sa détresse avec la fascination d'un entomologiste devant un insecte épinglé. Il essuie une larme sur sa joue avec son pouce. Le contact est électrique, un mélange de haine et de honte insupportable.

— Tu es magnifique quand tu es brisée, Elyne. C'est là que tu es enfin entière.

Elle éclate en sanglots viscéraux. Sa carrière, la protection de Julien, son image de perfection... tout vient de voler en éclats. Elle est nue, dévastée, à la merci de l'homme qui l'a sciemment détruite. Et le pire, ce qui la terrifie dans l'obscurité de ce studio, c'est qu'elle ne s'est jamais sentie aussi vivante.

— Ce n'est que le début, dit Kaël. Demain, on recommence.

Le soir même, dans le silence pressurisé du penthouse, le carillon de l'ascenseur résonne comme un couperet. Julien est assis dans le canapé en cuir, un verre de cristal à la main. L'air est trop pur, saturé de l'odeur de cèdre et d'argent froid.

— Tu es en retard, Elyne.

Sa voix est un scalpel. Il se lève et s'approche, inspecteur devant une marchandise suspecte. Il pose ses mains sur ses épaules. Ses doigts sont froids, cadavériques.

— Tu sens la sueur, note-t-il avec un dégoût poli. Et la résine bon marché. Va te laver. Demain, le comité de l'Opéra vient visionner les filages. Tu es mon investissement le plus précieux. Ne laisse pas ce Soren abîmer la marchandise. Tu as abîmé l'ivoire, Elyne. Je n'aime pas les objets qui ne tiennent plus leurs promesses.

Sous le jet d'eau brûlante de la salle de bain, Elyne s'effondre. Le tibia est une vision d'horreur, violet sombre, irradiant une chaleur malsaine. C'est la seule chose réelle dans cet appartement de catalogue. Elle se touche, là où Kaël l'avait frôlée, là où Julien n'irait jamais. Un gémissement de dégoût de soi-même lui échappe. Elle veut qu'il continue. Elle veut qu'il la pousse jusqu'au point de non-retour.

Le lendemain, la porte du Studio 4 s'abat contre le mur. Julien entre, impeccable, suivi des membres du comité de direction. Elyne est au sol, Kaël debout au-dessus d'elle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? La voix de Julien vibre de fureur.

— Ça, Julien, c'est de l'art, répond Kaël avec une nonchalance de fauve repu.

Julien s'avance, ses souliers de cuir grinçant sur le parquet. Il s'arrête devant Elyne, qui tente de se redresser, les mains griffant les lattes.

— Relève-toi, espèce de loque, ordonne Julien. Ne me fais pas cet affront. Si tu ne le fais pas, ton appartement, ta rente, ta mère en maison de repos... tout disparaît. Tu redeviens la gamine de banlieue avec rien dans le ventre.

Elyne ferme les yeux. Les pulsations dans son tibia sont des coups de marteau-piqueur. Elle sent l'œdème menacer de rompre la peau.

— Laisse-la, Julien, intervient Kaël. Elle ne dansera plus ta guimauve académique. Elle a dansé l'agonie.

— Taisez-vous, Soren. Vous l'avez brisée.

Julien attrape le bras d'Elyne pour la forcer à se lever. Un cri inhumain s'échappe de sa gorge. Le mouvement déplace les fragments d'os. Elle bascula vers l'avant, le visage frappant le parquet dans un bruit sourd. Le sang jaillit de son nez, maculant le bois clair.

— C'est terminé, déclare le doyen du comité en reculant. Monsieur Soren, vous êtes suspendu. Monsieur Valbert... gérez votre problème.

Julien contemple le corps d'Elyne qui tressaute, secoué par des spasmes.

— Tu m'as déçu, Elyne. Tu as choisi le chaos. Assume-le.

Il sort, claquant la porte. Seuls restent Kaël et Elyne. L'ombre et la douleur. Kaël se glisse derrière elle, l'enveloppant de son corps imposant. Ses mains se referment sur

ses côtes.

— Ils sont partis. Il n’y a plus que nous. Plus que le vide. C’est là que tout commence.

— Ma jambe... articula-t-elle dans une grimace.

— Je sais. Je sens la chaleur de la fracture. C’est magnifique. C’est le prix du génie. On ne crée rien sans sacrifier la chair.

Il la soulève brusquement. Elyne s'agrippa à lui, ses doigts s'enfonçant dans ses muscles, son visage enfoui dans le creux de son cou où elle respire son odeur de tabac et de rage.

— Je ne peux plus marcher, Kaël.

— Tu n'as plus besoin de marcher. Je vais te porter jusqu'à ce que tu sois capable de transformer cette agonie en mouvement.

Il s'arrête devant le miroir. Elyne voit la tache de sang sur son visage, l'hématome monstrueux qui déforme sa jambe, et les yeux brûlants de Kaël. Elle ne se reconnaît plus. La poupée de porcelaine est morte.

— Termine le travail, Kaël, murmura-t-elle dans un souffle qui sent le fer. Ne laisse rien d'entier.

Kaël sourit, un sourire de loup dans la pénombre.

— Non, Elyne. Le spectacle ne fait que commencer.

Il l'emporte dans l'obscurité des coulisses. Elle sent l'os de sa jambe craquer à

nouveau sous la pression de son étreinte. La douleur est telle qu'elle sombre dans un noir absolu, emportant avec elle la certitude qu'elle appartient désormais à l'enfer, et qu'elle n'a jamais eu autant soif de s'y noyer.

Chapitre 10

Hématomes Symétriques

Le silence de l'Opéra à deux heures du matin n'est pas un vide. C'est une masse solide, un linceul de poussière et de velours qui pèse sur les épaules jusqu'à faire craquer les vertèbres. Dans le studio Lifar, les néons grillés bourdonnent comme un essaim de frelons électriques, projetant une lumière de morgue sur le parquet dévasté.

Elyne était assise au centre du cercle de lumière crue, ses jambes étendues devant elle comme deux tiges de cristal de Bohême prêtes à éclater en éclats tranchants. Elle avait retiré ses chaussons de pointe. Ses pieds étaient un désastre de sang séché et de pansements maculés de lymphe. Mais ce n'était pas ses pieds qui la faisaient souffrir ce soir. C'était son bassin.

Sous la ceinture de son juste-au-corps noir, la peau portait les stigmates de la soirée passée avec Julien. Le harnais de cuir qu'il lui avait imposé pour le dîner de gala – une pièce d'ingénierie sadique dissimulée sous sa robe de soie – avait laissé des sillons profonds, des marbrures violacées virant au jaune malsain. Julien aimait le contrôle invisible. Le froid du métal contre la chaleur des chairs. La violence propre du bureaucrate.

— Il a la main lourde pour un homme qui prétend chérir son investissement.

La voix de Kaël jaillit de l'ombre, raclante, saturée de mépris. Il s'avança dans la lumière. Il ne marchait pas, il traquait. Ses yeux balayèrent le corps d'Elyne avec une précision chirurgicale. Il s'accroupit devant elle, dégageant une odeur brutale de tabac froid, de café noir et de sueur propre. Une odeur de réalité qui perçait le parfum stérile et coûteux de Julien.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle. Sa voix était un fil de papier de riz.

— C'est une insulte, rétorqua Kaël.

Ses doigts longs et calleux effleurèrent la peau suppliciée. Elyne tressaillit.

— Ne recule pas. Regarde-les.

Il appuya son pouce directement sur la crête iliaque, là où le cuir avait mordu le plus fort. La douleur fut une décharge électrique qui remonta jusqu'à ses molaires. Le bassin en feu. Le tibia qui hurle. Une symphonie de débris. Elle vit des étoiles derrière ses paupières closes.

— Ouvre les yeux, Elyne. Regarde ce qu'il fait de toi. Il marque son territoire sur une chair qu'il ne comprend pas. Ces bleus sont des aveux de faiblesse. Il a peur que tu t'envoles, alors il te leste avec son métal.

Kaël sortit de sa poche un tube de métal cabossé. Une pommade à l'odeur âcre, camphrée. Il en étala une noisette sur ses doigts et commença un pétrissage barbare. Ce n'était pas un soin, c'était une éviscération tactile. Il cherchait à briser les amas de sang sous la peau, à drainer la souffrance par l'agression.

— Tu crois que tu es brisée, reprit-il, sa voix basse vibrant contre ses genoux. Mais ici, le secret est un poison.

Il se leva brusquement et, d'un geste sec, lui verrouilla les cervicales. Ses doigts se firent crocs dans sa nuque, l'obligeant à se redresser malgré l'agonie de son tibia fissuré.

— Danse, ordonna-t-il.

— Je ne peux pas... Kaël, je suis à bout.

— Mensonge. Tu as encore de la rage. Utilise la haine que tu as pour ses mains, pour son harnais, pour ce théâtre qui te regarde dépérir en applaudissant.

Il la poussa vers le centre de la salle. Il n’y avait pas de musique, seulement le rythme erratique de leurs respirations et le sifflement des conduits d’aération. Kaël commença à bouger autour d’elle, une ombre prédatrice. Il revint sur elle, l’agrippant par la taille pour la soulever dans un porté qui n’avait rien de gracieux. Ses pouces s’enfoncèrent exactement là où les hématomes étaient les plus vifs.

Elyne lâcha un cri, un son viscéral qui rebondit contre les miroirs.

— Voilà ! rugit Kaël. C’est ce son-là que je veux. Pas ton silence de petite fille sage.

Il la reposa brutalement. Elle tituba. Le choc de l’impact fit vibrer la fissure de son os. Mais elle ne s’effondra pas. Elle se cambra. La douleur aux hanches irradiait, se mêlant à l’élancement sourd du tibia. Elle lança sa jambe dans un grand battement qui fendit l’air avec la précision d’un rasoir de coiffeur.

Ils commencèrent une lutte de corps à corps déguisée en chorégraphie. Kaël la bloquait, l’encerclait, la forçait à des extensions impossibles.

— Il te possède le jour, grogna-t-il alors qu’il la plaquait contre son torse, sa sueur trempant le lycra de son juste-au-corps. Mais ici, la nuit, c’est moi qui possède ta destruction.

Il fit glisser sa main le long de sa colonne vertébrale, comptant chaque vertèbre comme les perles d’un chapelet maudit. L’érotisme de l’instant était un précipice. Elyne se retourna dans ses bras, ses mains griffant le coton épais de son sweat. Elle

cherchait sa bouche pour y puiser l'air qu'il lui volait.

— Tu n'es qu'un monstre, souffla-t-elle, son visage inondé de larmes et de sueur.

— Et toi, tu n'es qu'un fantôme. Mais ce soir, je vais te redonner un corps. Même s'il doit être couvert de marques.

Il la saisit par les cuisses et la souleva, l'asseyant d'un coup sur la barre de danse en bois froid. Ses jambes s'ouvrirent de chaque côté de ses hanches massives. La pression contre ses hématomes était insupportable. Il s'insinua entre ses genoux, ses mains se refermant sur ses talons pour la maintenir prisonnière.

— Regarde-toi.

Elle baissa les yeux vers le miroir. Elle vit une créature défaite. Ses cheveux blonds s'échappaient de son chignon en mèches poisseuses. Sa peau était marbrée de rouge et de violet. Elle ressemblait à une poupée de cire qu'on avait approchée trop près du feu. Et derrière elle, Kaël, la bête qui contemplait son œuvre.

— Tu es magnifique, murmura-t-il. Parce que tu es enfin brisée.

Il se pencha et posa ses lèvres sur l'une des marques sombres de sa hanche. Ce n'était pas un baiser. C'était une morsure, une revendication de territoire. Il aspirait sa douleur. Elyne renversa la tête en arrière, sa gorge offerte à la lumière crue. Un spasme traversa ses jambes, son tibia protestant dans un hurlement de fibres osseuses.

Elle ne luttait plus. Elle s'abandonnait à cette alliance toxique. Julien l'aimait pour son image, pour la perfection lisse qu'il pouvait exposer. Kaël l'aimait pour ses débris, pour le sang qu'elle laissait sur le parquet. L'un voulait la mettre sous verre. L'autre voulait la réduire en poussière pour voir si elle pouvait briller.

— On ne s'arrêtera pas avant que tu ne puisses plus marcher, Elyne.

Il la fit descendre de la barre, la tenant par la taille comme on tient une arme chargée. Sous la direction de Kaël, la douleur devenait une couleur sur une palette. Elle se jetait dans les airs pour la violence de l'impact lors de la réception. Il la recevait à chaque fois, ses mains comme des étaux, la broyant contre lui avant de la renvoyer dans le vide.

Le néon au-dessus d'eux grésilla une dernière fois avant de s'éteindre. Obscurité totale. Seul le martèlement de leurs cœurs battait à l'unisson, comme deux tambours de guerre. Kaël ne la lâcha pas. Il resserra son étreinte, son souffle brûlant contre son cou.

— Demain, il verra que quelque chose a changé. Il verra que tu n'es plus sa chose. Tu es ma ruine.

Il sortit un rouleau de bande adhésive médicale, noire. Il commença à bander son tibia avec une précision de tortionnaire. Chaque tour de bande étranglait la chair, compressait l'os, étouffait le cri sous une armature artificielle.

— C'est notre secret. Sous tes collants de soie, il y aura cette armure. Tu te souviendras que c'est ma douleur qui te fait tenir debout.

Le froid de la nuit parisienne la frappa comme une insulte lorsqu'elle sortit enfin de l'Opéra. À deux heures trente, elle monta dans la berline noire qui l'attendait. À l'intérieur, l'odeur du cuir neuf et du parfum de Julien était suffocante.

Lorsqu'elle entra dans l'appartement de l'avenue Montaigne, Julien était assis dans le salon, un verre de cristal à la main. Il s'approcha d'elle, le bruit de ses chaussures sur le marbre sonnait comme un couperet.

— Tu es en retard, dit-il. Et tu es pâle.

Il posa sa main sur sa joue, son pouce caressant l'endroit où Kaël l'avait marquée. Ses doigts étaient froids. Sans vie.

— Demain est un jour important, Elyne. Tu es l'image de ma réussite. Pas une faute. Pas un vacillement.

— Je serai parfaite, Julien.

— Je l'espère. Va te coucher.

Elle monta l'escalier, chaque marche étant une agonie masquée. Dans le noir de la chambre, elle retira son justaucorps, mais s'arrêta au bandage noir sur sa jambe. Elle s'allongea sur les draps de lin à mille fils, sentant le ruban de Kaël mordre sa peau.

Elle ne dormit pas. Elle resta là, à fixer le plafond, habitée par la sensation de sa propre destruction. Le gala n'était plus une performance. C'était une exécution. Elle était l'étoile de cristal de Bohême, et ses fissures étaient désormais remplies d'une résine noire et toxique. Demain, elle danserait sur ses os brisés pour l'homme qui l'avait possédée par la douleur.

La marionnette avait coupé ses fils, mais les mains qui la rattrapaient étaient plus sombres encore que le vide. Elle ferma les yeux, savourant la brûlure du bandage. Elle n'avait jamais été aussi libre que depuis qu'elle avait accepté d'être une ruine.

Chapitre 11

Le Sabotage du Maître

Le silence dans les couloirs de l'Opéra National n'était jamais vraiment vide. Il était peuplé de fantômes, de craquements de boiseries centenaires et du sifflement oppressant des conduits d'aération. Mais ce matin-là, le silence avait une odeur de charogne.

L'information s'était propagée comme une gangrène froide dès l'ouverture des loges : Julien avait tranché. Sous couvert de « rationalisation budgétaire », le fiancé protecteur, l'homme au carnet de chèques souverain, venait d'amputer la création de Kaël Soren. Plus de fonds pour les décors, plus de budget pour les soies. Juste le squelette d'un projet qu'il espérait voir s'effondrer sous le poids de sa propre nudité.

Elyne marchait dans le Grand Couloir, chaque vibration du parquet résonnant jusque dans son tibia droit. La micro-fracture n'était plus une simple décharge électrique ; c'était une bouillie chaude qui coulait sous le périoste, un frottement de graviers contre ses nerfs à chaque appui. Elle poussa la porte du Studio 4.

L'air y était saturé d'une moiteur âcre, un mélange de résine et de sueur rance. Kaël était au centre de la pièce, entouré des débris des maquettes qu'il venait de piétiner. Sa chemise noire, trempée, révélait la saillie des muscles, la corde tendue de ses nerfs.

— Il ne reste rien, Elyne. Julien a coupé les vivres. Il pense que sans le faste, tu redeviendras sa poupée sagement rangée dans son coffret.

Kaël traversa l'espace en deux enjambées félines. Il saisit son menton, ses doigts s'enfonçant dans sa chair comme des crochets de boucher.

— On va lui donner ce qu'il redoute. On va danser à nu. Pas de fioritures. On va montrer les bleus, les tendons qui craquent. Je sens l'odeur de l'inflammation sous ta peau, Elyne. Ton fiancé veut te protéger ? Moi, je veux te consumer.

Il la projeta au sol. L'entraînement qui suivit fut une séance de torture organisée. Sans les tapis de scène, l'impact sur le bois nu était un hachoir. À chaque réception, Elyne entendait le son mouillé du tissu qui cède, le décollement obscène de la chair contre l'os qui n'avait plus rien pour le retenir.

— Encore ! rugissait Kaël.

Il la saisit, la chevaucha au sol dans un mélange de sueur, de poussière du parquet et du sang qui commençait à suinter de son pied. C'était un fluide unique, impur, une mélasse de douleur et de possession sauvage. Il ne la tenait pas, il l'épinglait au bois comme un insecte agonisant.

— Est-ce que tu sens son argent, Elyne ? Est-ce qu'il est là pour porter ton os qui explose ?

Elle s'effondra, le visage contre le vernis amer, haletante. Elle voyait l'abîme et elle s'y jetait.

Le soir même, la berline de Julien l'attendait. Elle s'effondra sur le cuir glacé, l'odeur du vide l'agressant. Dans l'appartement du XVI^e arrondissement, Julien l'attendait avec la froideur d'un commissaire-priseur devant une pièce dégradée.

— Tu es immonde, dit-il avec une douceur terrifiante en inspectant ses cernes et ses membres meurtris. Tu pues la sueur de bas-fond.

Il s'accroupit devant elle et pressa ses doigts directement sur la zone de la fracture.

Elyne laissa échapper un gémissement étranglé. Julien ne la regardait pas avec amour, mais avec le dégoût d'un homme dont l'investissement s'abîme. Il l'attira contre lui pour une possession nocturne qui n'avait rien d'un échange. C'était un inventaire. Il vérifiait chaque nouvelle marque, chaque griffure, avec une excitation malsaine nourrie par la colère.

Soudain, son téléphone vibra. Kaël venait de lancer un communiqué : "L'Absence. Une œuvre financée par le sang des artistes."

— Ce fils de pute... lâcha Julien. Il se sert de toi pour son coup d'éclat. Tu ne sortiras pas d'ici demain. J'ai payé pour chaque fibre de ton corps !

— Tu ne possèdes que l'enveloppe, Julien. Lui possède le mouvement.

Elle se dégagea, ignorant la douleur qui transformait sa jambe en une masse de plomb brûlant. Le lendemain à huit heures, elle était de retour au studio.

Julien finit par forcer la porte, sa silhouette impeccable tranchant avec l'obscurité poisseuse du lieu. Il vit Elyne, en sueur, ses collants déchirés révélant une peau qui n'avait plus rien de la porcelaine, mais ressemblait à de la viande crue, tannée par l'effort.

— Relève-toi, Elyne. On s'en va.

Elle ne répondit pas. Elle regarda Kaël, qui souriait dans l'ombre. Elle monta sur pointe. Le craquement fut audible dans tout le studio. Ce n'était plus une fissure, c'était une rupture totale. Le périoste se déchira avec un bruit de vieux cuir que l'on finit d'arracher.

Elle ne tomba pas immédiatement. Elle exécuta un grand jeté vers Julien, atterrissant sur sa jambe brisée aux pieds de son mécène. Le son fut celui d'une branche sèche qui

rompt en plein hiver. Un craquement net. Final.

Elyne s'effondra. Julien recula, le visage tordu par un dégoût viscéral.

— Tu l'as brisée, bégaya-t-il, incapable de toucher ce corps qui n'était plus "lisse", ce corps devenu un déchet de luxe.

Kaël s'approcha lentement et posa sa main sur le cœur d'Elyne, ignorant la jambe tordue selon un angle obscène.

— Non, répondit-il en fixant Julien avec un triomphe sauvage. Je l'ai enfin rendue réelle.

Julien quitta le studio, fuyant l'odeur de la déchéance. Dans la pénombre, Kaël prit la tête d'Elyne sur ses genoux. Elle ouvrit les yeux, habitée par une paix démente. Elle n'était plus une Étoile. Elle était le vide. Elle était, enfin, vivante sous les mains de son bourreau.

Chapitre 12

Respiration Saccadée

L'obscurité dans le Studio 4 n'était jamais totale. Elle stagnait comme une mélasse grise, filtrée par les hautes fenêtres encrassées de l'Opéra, striée par le bourdonnement maladif des néons qui menaçaient de rendre l'âme. L'air était saturé de poussière d'ambre et de craie, une nacre volatile qui se collait aux poumons, mêlée à l'odeur acide de la sueur froide et du désinfectant clinique.

Elyne occupait le centre du parquet. Le bois gémissait sous son poids, un cri de plainte à chaque transfert d'appui. Elle écoutait le silence de la pierre, ce monstre de calcaire qui l'avait avalée quinze ans plus tôt et qui s'apprêtait enfin à la digérer. Dans son tibia droit, la douleur n'était plus une information nerveuse. C'était une entité vivante, une lame de rasoir chauffée à blanc qui s'enfonçait un peu plus profondément à chaque battement de son cœur.

Elle fixa son reflet dans le miroir piqué. Une silhouette de plâtre, anguleuse, presque translucide sous le justaucorps noir. Ses côtes dessinaient une cage d'oiseau sous la peau fine. Elle ne se détestait plus ; elle s'étudiait comme une ruine fascinante. Elle sentait le besoin addictif de voir jusqu'où cette structure osseuse accepterait de plier avant de s'atomiser.

Le tic-tac de l'horloge murale résonnait comme un couperet. Quarante-huit heures.

— Tu boites, Elyne.

La voix surgit de l'ombre, derrière les rideaux de velours qui pendaient comme des lindeuls. Grave, abrasive, dépouillée de toute pitié. Kaël.

Elle ne sursauta pas. Elle verrouilla ses genoux, ignorant le hurlement sourd qui irradiait de sa cheville jusqu'à son bassin. Elle redressa le menton, retrouvant ce masque d'impassibilité que Julien, son fiancé, exigeait d'elle.

— Je ne boite pas. Je cherche le point de rupture.

Kaël sortit de l'obscurité. Il portait son habituel pull en laine noire, masquant un corps dont elle connaissait chaque cicatrice invisible. Ses yeux étaient deux puits de pétrole, brillants d'une intelligence cruelle. Il s'approcha d'elle, le pas lourd, sans la grâce affectée des autres danseurs. Kaël ne dansait pas, il domptait l'espace par la menace.

— Ne me mens pas, murmura-t-il. Je sens l'odeur du calcium qui se brise. Je l'entends quand tu poses le pied. Un petit bruit de parchemin qu'on déchire. Sec. Définitif.

Il s'accroupit devant elle. Elyne ne recula pas. Au contraire, elle avança sa jambe, offrant sa souffrance comme une communion. Kaël tendit la main. Ses doigts étaient longs, calleux, les ongles coupés ras. Il saisit sa cheville droite. Elyne lâcha un sifflement entre ses dents. La douleur fut une explosion, une décharge électrique qui lui fit voir des taches de sang derrière les paupières.

— Le périoste se soulève, n'est-ce pas ? murmura-t-il, pressant avec une précision de boucher sur la zone inflammée. À chaque saut, tu joues à la roulette russe avec ta moelle.

— Julien dit que c'est une fatigue musculaire, articula-t-elle péniblement, les doigts crispés sur son propre bras pour ne pas s'effondrer. Il a envoyé son kiné. Je ne sens presque rien sous les injections.

Kaël laissa échapper un rire bref, un son sec comme un os qui se casse. Il se releva d'un bond, sa stature dominant la frêle étoile.

— Julien ne voit en toi qu'un placement financier, Elyne. Un pur-sang qu'on dope pour qu'il termine la course. Il veut une poupée de cire immobile dans son hôtel particulier. Mais moi, je veux la vérité de ta moelle.

Il posa sa main sur sa nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux tirés en un chignon si serré qu'il lui tirait les traits du visage.

— Ils veulent voir la perfection s'effondrer en direct, reprit-il, son souffle chaud brûlant sa peau glacée. Ils attendent le moment où ton os va traverser la peau en plein milieu d'un grand jeté. Le rouge sur le blanc. C'est ça qu'ils achètent. Donne-leur, Elyne. Donne-moi cette agonie. On va faire de ta blessure l'instrument principal.

Il s'approcha de la console et lança une nappe sonore industrielle, lourde, ponctuée de percussions qui rappelaient des battements cardiaques. Un son viscéral qui vibrait dans les os.

— Viens, ordonna-t-il.

Elyne hésita, puis rampa presque vers lui, portée par une soif de destruction qu'elle ne reconnaissait pas. Elle s'offrit à lui, complice avide de sa propre fin. Kaël la saisit par la taille. Sa poigne était brutale. Il la projeta dans un mouvement rotatif violent. Elle perdit l'équilibre, mais il la rattrapa avant qu'elle ne touche le sol, la maintenant suspendue dans une arche précaire.

— Embrasse la douleur ! rugit-il contre son cou. Elle est ta seule alliée !

Ils commencèrent une lutte au corps à corps dans la pénombre. Kaël exigeait des extensions impossibles. Il la forçait à se réceptionner sur sa jambe droite, encore et

encore. À chaque impact, Elyne sentait la fissure s'élargir. Elle imaginait le calcaire de son os se transformer en sable de nacre. La sueur inondait son visage, se mélangeant aux larmes de rage.

— Respire ! Je veux entendre ton souffle se déchirer !

Il la renversa en arrière, ses mains entourant sa gorge avec une pression calculée. Leurs regards s'entrechoquèrent. Dans les yeux de Kaël, elle vit une créature sauvage, brisée, mais d'une beauté terrifiante. Elle abandonna la technique, les ports de tête aristocratiques, la grâce feinte. Elle devint un animal blessé entre les mains d'un prédateur affamé.

Il la fit pirouetter, une série de tours désaxés, avant de la projeter contre la barre de danse. Le choc fut sourd. Kaël s'installa derrière elle, son corps collé au sien. Ses mains glissèrent sur son ventre, remontant vers sa poitrine, ignorant la décence, ne cherchant que la tension des muscles.

— Julien a peur de te briser. Il traite ton corps comme un vase précieux. Mais moi... moi je sais que tu es déjà en morceaux. Et c'est dans tes fêlures que je vais puiser ma lumière.

Elyne regarda son reflet. Elle ne voyait plus l'Étoile. Elle voyait une femme dont les os criaient justice. La fissure dans son tibia lança une ultime décharge.

— Fais-moi danser, Kaël, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un râle de désir et d'agonie. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

Il relança la musique, plus forte. Chaque porté était une morsure. Elle s'élança pour un grand jeté, son tibia criant sous l'impulsion. En l'air, elle se sentit vibrante, transcendée. Puis elle retomba.

Le bruit fut net. Un craquement de branche sèche, étouffé par les percussions.

Elle s'effondra sur le parquet. Kaël ne bougea pas. Il l'observait avec une ferveur religieuse, presque érotique.

— Relève-toi, ordonna-t-il. Ce n'est que le début.

Elyne, au sol, serra les dents jusqu'à saigner. Elle fixa sa jambe. L'hématome gonflait déjà sous son collant, une tache sombre de mort. Elle posa ses mains à plat sur le bois froid, prête à ramper pour recommencer, quand la porte du studio s'ouvrit avec un fracas métallique.

La lumière du couloir, crue et arrogante, envahit la pièce. Julien se tenait là, silhouette aux épaules larges dans un costume parfaitement taillé. L'odeur du luxe stérile balaya instantanément l'effluve de sueur et de soufre.

Il observa la scène : sa fiancée disloquée, trempée de nacre et de poussière, et cet homme qui la dominait comme une proie.

— Qu'est-ce que c'est que ce désordre ? demanda Julien d'une voix glaciale, celle d'un propriétaire devant un défaut de fabrication. Elyne, tu es couverte de taches. Lève-toi. Nous avons un dîner avec les mécènes.

Il s'avança, ses chaussures de cuir ciré claquant sur le parquet. Il ne regarda même pas son visage ; ses yeux se fixèrent sur la déformation du tibia.

— C'est enflé, nota-t-il avec une froideur clinique. Tu as encore forcé. C'est un mauvais calcul, Elyne. Tu dévalues ton image pour un caprice artistique. Soren, lâchez-la. Elle a besoin de glace et d'une sédation, pas de vos délires de clochard.

Kaël se redressa lentement, un sourire de dément aux lèvres.

— Elle ne vous appartient plus, Julien. Elle appartient à la cassure.

Julien ignora Kaël et saisit le bras d'Elyne pour la hisser, sans aucune délicatesse pour sa blessure.

— On va te bander ça si serré que tu ne sentiras rien demain, décréta-t-il en l'inspectant comme un objet dont on vérifie la cote. Tu danseras parce que j'ai déjà vendu les loges. Tu n'es pas là pour ressentir, tu es là pour briller.

Elyne ne répondit pas. Elle laissa son fiancé la traîner vers la sortie, mais son regard restait ancré dans celui de Kaël. Elle sentait l'os frotter dans sa chair à chaque centimètre, un rappel viscéral de leur pacte. Julien voulait réparer l'automate ; Kaël avait déjà libéré le monstre.

Elle ferma les yeux, savourant l'agonie qui pulsait dans ses veines. Le chapitre de la porcelaine était clos. Celui de la symphonie de sang venait de s'ouvrir, attendant l'apothéose du lever de rideau.

Chapitre 13

Le Silence des Coulisses

Saut. Suspension. Le vide lèche ses plaies. L'atterrissage n'est pas une chute, c'est une exécution. *Crack.*

Le tibia a explosé. Ce n'est pas une métaphore, c'est une détonation interne qui résonne jusque dans les loges. Le périoste se déchire, les fibres nerveuses hurlent sous le cisaillement du calcium. Elyne ne s'effondre pas ; elle se brise. Elle reste un instant en équilibre sur le chaos, le visage figé dans un masque de porcelaine craquelée, avant que le rideau de velours ne s'abatte comme un couperet, étouffant les acclamations d'un public qui croit encore à la magie.

Dans l'ombre soudaine des coulisses, le silence est un bloc de plomb. Elyne est au sol, une main griffant le parquet de chêne, l'autre crispée sur son tutu saturé de sang. L'os a percé la peau, une pointe d'ivoire obscène qui déchire le collant rose. Elle sent le goût de cuivre de l'adrénaline au fond de sa gorge, une amertume de métal qui lui brûle les poumons.

— Vérifie tes comptes, Soren. C'est la dernière fois qu'ils sont crédateurs.

La voix de Julien est un scalpel. Il ne menace pas, il énonce des faits. Il est debout au-dessus d'elle, impeccable dans son armure de flanelle anthracite. Il n'y a aucune compassion dans son regard, seulement le calcul froid d'un propriétaire face à une marchandise dépréciée. Il ajuste ses manchettes avec une précision maniaque.

— L'ambulance est en route, poursuit Julien. Un communiqué est déjà parti pour l'AFP. « Fragilité psychologique ». « Rupture nerveuse ». Tu passeras les six

prochains mois dans une clinique en Suisse, Elyne. Tu seras nourrie, logée et surtout, sous camisole chimique. Je ne laisse pas mon investissement se vider de son sang sur un plancher de théâtre.

Il tend la main pour la saisir par l'épaule, un geste de capture.

Un grognement sourd interrompt son mouvement. Kaël émerge de l'obscurité, l'aura saturée de tabac froid et de haine brute. Il ne parle pas. Sa violence est une masse silencieuse qui envahit l'espace. D'un mouvement fluide, presque chorégraphié dans sa brutalité, Kaël saisit le poignet de Julien. On entend le grincement des os de la main que l'on force, le froissement de la chemise de luxe.

Kaël projette Julien contre le mur de briques. L'impact est mat, le bruit d'un fruit mûr qui se fend. Le crâne du financier heurte la pierre. Kaël le maintient soulevé de terre, sa main broyant la gorge de l'autre.

— Elle ne va nulle part avec toi, petit comptable, siffle Kaël, la voix rauque, vibrante de sauvagerie. Tu parles de contrats ? Je parle de sang. Elle vient de détruire dix ans de ta discipline pour une minute de ma vérité. Regarde-la. Elle ne t'appartient plus. Elle n'appartient qu'à la douleur.

Il lâche Julien, qui s'écroule comme une marionnette dont on a coupé les fils, tenant son poignet fracturé. Kaël ne lui accorde pas un second regard. Il s'accroupit devant Elyne. Ses mains, larges et calleuses, se posent sur la jambe brisée. Il n'y a aucune douceur, seulement une possession absolue. Il appuie son pouce contre le bord de l'os exposé.

Elyne pousse un cri étouffé, sa tête basculant en arrière, ses ongles s'enfonçant dans les avant-bras de Kaël. Le grincement du calcium contre le nerf lui arrache un spasme de douleur si pur qu'il confine à l'extase. C'est le malaise de la Dark Romance : elle devrait le haïr, mais elle se nourrit de cette cruauté qui l'arrache au néant de Julien.

— On s'en va, murmure Kaël.

Il la soulève. Elle est un poids mort, une carcasse de soie et de débris. Il traverse les couloirs de l'Opéra, ignorant les techniciens pétrifiés, les sirènes qui se rapprochent, et le cadavre social qu'il laisse derrière lui.

Le loft industriel sent le béton froid, l'huile de moteur et la résine rance. C'est une cage de fer et de verre où la lumière de la ville n'entre que pour souligner la crasse. Kaël dépose Elyne sur une table de travail en bois massif, sous l'éclat cru d'un spot de chantier.

Il ne cherche pas de morphine. Il sort une bouteille de whisky de son bureau et une sangle de cuir noir.

— Ça va brûler, dit-il simplement.

Il vide l'alcool directement sur la plaie ouverte. Le hurlement d'Elyne est viscéral, une déchiqueteuse sonore qui rebondit contre les murs de béton. Son corps se cabre, ses muscles se contractent dans un spasme désespéré. Kaël la plaque de tout son poids, ses avant-bras noueux immobilisant ses épaules.

— Regarde-moi, ordonne-t-il. Ne fuis pas la douleur. Habite-la. C'est ta seule liberté.

Il prend la sangle de cuir et commence à bander la jambe, serrant les lanières pour forcer l'os à rester en place dans la chair tuméfiée. Chaque tour de cuir est une morsure. Elyne sent le goût de fer de son propre sang sur ses lèvres. Elle fixe les yeux d'obsidienne de Kaël, y cherchant son salut ou sa perte, incapable de faire la différence.

Elle ressent une ambivalence monstrueuse : alors que sa jambe n'est plus qu'un foyer de feu blanc, une chaleur sombre se diffuse dans son bas-ventre. L'orgasme de la douleur. Elle déteste cet homme qui la torture, mais elle lèche le sang sur ses propres lèvres avec une ferveur démente. Elle est enfin sortie de la tombe de marbre de Julien pour entrer dans l'ancre de la bête.

Kaël s'arrête, le bandage de cuir saturé de pourpre. Il se penche sur elle, son visage à quelques millimètres du sien. Il lèche une goutte de sueur sur sa tempe.

— Tu es ma créature brisée, Elyne. On va voir ce qu'il reste d'une étoile quand on lui arrache ses ailes.

Il l'embrasse. C'est un baiser de guerre, un mélange de whisky, de fer et de désespoir. Elyne répond, ses doigts griffant le dos de Kaël, acceptant le pacte de sang. Dehors, Paris continue de tourner, mais ici, dans le silence de la tôle et du sang qui coagule, le temps s'est arrêté. La symphonie est terminée. Le massacre peut commencer.

Chapitre 14

Le Chant du Tibia

L'air de la scène n'est pas de l'oxygène. C'est un composé de poussière de craie, de résine carbonisée et de l'odeur métallique de la peur. Sous les projecteurs de l'Opéra National, la lumière n'éclaire pas : elle dissèque. Elle transforme la peau d'Elyne en un parchemin translucide où chaque veine, chaque battement de pouls sous la tempe, devient une confession publique. Le silence du public est une bête à mille têtes, tapie dans l'obscurité des loges de velours pourpre, attendant la curée. Ils ne sont pas venus voir de l'art. Ils sont venus voir une mise à mort.

Elyne ne touche plus le sol ; elle percute des lames de bois. Chaque vibration du parquet est une aiguille de feu qui remonte fouiller la pulpe de ses nerfs. Sa micro-fracture au tibia gauche n'est plus une simple douleur ; c'est une entité vivante, vorace, qui dévore son calcium. C'est un secret d'ivoire qui menace d'éclater sous la pression des quatre mille regards fixés sur elle. Dans l'ombre des coulisses, elle le sent. Kaël. Il ne se tient pas là comme un mentor. Il est le propriétaire de son agonie. Ses yeux, deux lames de scalpel dans le noir, la déshabillent de sa technique pour ne laisser que la fibre brute.

« Brise-toi, Elyne. Si tu ne te brises pas, tu n'existes pas. »

La chorégraphie est une insulte à la géométrie. Là où Julien attendait des lignes pures et des équilibres de statue grecque, Kaël a imposé des torsions, des déséquilibres forcés. Elyne jette son corps dans le vide. Ses jambes frappent le sol comme des haches. À chaque saut, l'onde de choc dans son tibia est une explosion blanche. La douleur est si pure qu'elle en devient érotique. C'est le seul moment où elle se sent réelle, loin des contrats financiers de Julien, loin de cet automate de craie qu'on range

dans un coffret de satin après le spectacle.

Elle tourne. Fouettés après fouettés. Elle voit Julien, au premier rang. Son visage est une pierre froide. Il ne regarde pas sa fiancée ; il vérifie la solidité de la marchandise. Elle s'arc-boute. Une cambrure extrême. Ses ligaments s'étirent jusqu'au point de rupture. Elle amorce le grand jeté. Le saut du crime. Elle s'élève. Un instant de suspension, un mensonge de grâce. Et puis, la gravité. L'atterrissage se fait sur la jambe gauche.

Le son ne ressemble à rien de ce qu'elle a connu. Ce n'est pas un craquement de bois vert. C'est le bruit d'une plaque de marbre qu'on frappe avec une masse. Un *clac* sec, net, définitif, qui résonne dans la caisse de résonance de la scène. L'os a cédé. La fracture est nette.

La douleur n'arrive pas immédiatement. C'est d'abord un froid polaire. Puis, l'incendie. Une lave liquide qui remonte dans sa moelle, déchire chaque fibre musculaire, chaque centimètre de peau. Elle devrait s'effondrer. Julien se lève, le visage déformé par la panique — la perte de valeur nette de son investissement. Mais Elyne ne tombe pas. Ses muscles se liquéfient, reconnaissant le poids du regard de Kaël avant même que sa raison ne puisse protester. Elle se redresse sur sa jambe droite. Elle sent le moignon de son tibia gauche froter contre les tissus mous, les déchiquetant de l'intérieur. Le sang commence à imbiber le chausson rose pâle, une tache sombre, presque noire sous les néons, qui s'élargit avec une lenteur obscène.

Elle danse sur une jambe. Elle utilise l'autre comme un poids mort. Elle entend le frottement des fragments d'os l'un contre l'autre. C'est le chant du tibia. Elle regarde Julien, et dans ses yeux, il n'y a plus de soumission, seulement un mépris souverain. Elle se libère par la ruine. Elle atteint la pose finale. Brisée, souillée de sueur et de sang, mais debout. Le rideau tombe avec une lenteur de guillotine.

Elyne s'effondre enfin. Elle est au sol, dans l'ombre, le visage contre le bois rance.

Elle sent une main se poser sur sa nuque. Une main lourde, impitoyable.

— C'tétait magnifique, murmure la voix de Kaël. Tu sens comme tu n'es plus rien ?

Hôpital de la Pitié-Salpêtrière. L'éveil est une agression. L'odeur est un mélange d'éther et de cette note ferreuse qui s'échappe de son propre corps. Le titane vibre dans son tibia. Elle sent chaque vis s'enfoncer dans la moelle, chaque fibre hurlant contre l'intrusion du métal froid. Julien est là, impeccable dans sa flanelle grise.

— L'opération est une réussite technique. Une plaque, six vis. On a sauvé la marque Marceau.

Il s'approche, sa main aux ongles manucurés se pose sur son front. Une caresse de propriétaire.

— Sors, Julien, murmure-t-elle. Tu calcules le retour sur investissement alors que mon corps est un abattoir.

Quand il sort, l'air change. Kaël surgit de l'ombre portée du rideau. Il ne porte pas de gants, il porte l'odeur du prédateur. Il s'approche, sa silhouette massive découpée par la lueur blafarde. Ses mains calleuses se posent sur l'attelle.

— Tu l'as fait, dit-il. Tu as laissé le monde voir ta viande.

Il glisse une main sous le drap. Ses doigts remontent le long de sa cuisse saine. Elyne tressaille, son instinct de survie hurle mais son bassin pulse d'un désir tordu. Il s'arrête au niveau de l'aîne, appuyant assez pour qu'elle sente sa force brute.

— Je possède ton agonie, Elyne.

Il se penche. Ses dents déchirent sa lèvre inférieure avec une précision de boucher. Le goût métallique du sang envahit son palais, un fluide chaud, l'eucharistie noire de leur pacte. Elle lâche un cri étouffé, un mélange de souffrance et de soumission totale. Il défait le velcro de l'attelle. Le bruit est un déchirement. Il écarte le pansement de gaze pour révéler la cicatrice longue, une balafre violacée fermée par des agrafes qui brillent comme des dents de requin.

Kaël pose ses lèvres sur la peau tuméfiée, juste à côté de l'incision. Elyne sent la

pression de ses canines, le déchirement délicat de la muqueuse. C'est une agression qu'elle boit comme une sainte.

— Tu ne danseras plus jamais pour eux, dit-il, un filet de son sang sur ses propres lèvres. Tu es enfin cassée. Tu es enfin à moi.

Il disparaît dans les ténèbres du couloir. Elyne reste seule, sa jambe à vif. Elle regarde sa cicatrice. Elle ne voit plus une blessure. Elle voit une signature. Elle attrape le morceau de résine caché sous son oreiller et le serre dans son poing jusqu'à ce qu'il lui blesse la paume. Elle ne veut pas guérir. Elle veut brûler. Elle sent le titane vibrer dans son os. Un murmure métallique. Le chant continue. Et elle est prête à chanter avec lui.

Chapitre 15

Décombres et Renaissance

Le silence de l'Opéra National n'est jamais tout à fait vide. C'est un silence de cathédrale après un massacre, peuplé par les fantômes des notes perdues et le craquement du bois qui travaille, comme si les planches de la scène digéraient encore la sueur et le sang des siècles passés. Mais ce soir, le silence est visqueux, chargé de l'odeur métallique de la disgrâce.

Elyne est debout au milieu du Grand Foyer. Ses doigts s'agrippent à la dorure écaillée d'une console Louis XIV. Le froid du marbre lui monte dans les veines, une anesthésie bienvenue contre la brûlure qui irradie de son tibia droit. La micro-fracture n'est plus un secret. Ce n'est plus cette fissure intime, ce péché mignon qu'elle caressait dans l'ombre de sa loge. C'est une nécrose, un séquestre osseux qui a fini par hurler ce qu'elle étouffait sous des couches de bandes élastiques.

Elle regarde ses pieds, déformés. Oignons saillants. Ongles incarnés. Cicatrices blanchâtres. C'est la cartographie de sa servitude. Elle n'est plus la créature éthérée des affiches, elle est une carcasse de danseuse, de la viande usée par la terreur de défaillir.

— Tu as l'air d'une rescapée qui regrette son naufrage, Elyne.

La voix de Kaël sort de l'ombre. C'est un son de gravier broyé, le genre de timbre qui ne s'entend pas mais qui gratte l'intérieur des vertèbres. Il la regarde avec une intensité obscène, celle d'un entomologiste observant une aile d'insecte se détacher sous sa pince.

— Julien est parti ? parvient-elle à articuler. Sa gorge est sèche, irritée par les sanglots interdits.

Kaël émet un rire sec, un bruit de gorge sans joie.

— Julien n'est plus qu'un cadavre social. Le capital s'est envolé au moment où ton os a craqué sur scène. On ne mise pas sur un cheval boiteux. Pour lui, tu es un actif amorti. Une perte sèche.

Le mot « perte » résonne. Elyne sent une larme rouler, froide. La cage s'est ouverte, au prix de ses os.

Kaël s'avance. Son pas est lourd, discordant. Il porte cette odeur de tabac froid et de sueur âcre, signature des salles de répétition privées d'air. Il s'arrête derrière elle. Elle sent la chaleur de son corps, une fournaise. Ses doigts sont durs, calleux. Il n'y a aucune douceur, seulement une possession de propriétaire. Il serre la chair, là où le trapèze est noué. Elle gémit.

— J'ai mal, Kaël.

— Je sais. C'est la première fois que tu sens vraiment quelque chose. Avant, ce n'était que du contrôle. Aujourd'hui, la douleur est ta seule vérité.

Il descend sa main sous son pull de laine, cherchant la peau nue. Chaque pore hurle sous le contact de l'homme qui a orchestré sa chute en exigeant une vérité qu'elle n'était pas prête à donner.

— Tu m'as détruite, souffle-t-elle.

— Je t'ai libérée. Julien voulait une poupée de porcelaine pour décorer son prestige. Moi, je voulais la femme sous la porcelaine. Pour la trouver, il fallait casser

l'enveloppe. C'est fait.

Il pose sa main sur son ventre, une intimité brutale. Il sent les muscles se contracter, une défense réflexe qu'il brise en appuyant. Elle est nue devant l'abîme. Julien gérait tout. Son corps était son capital. En se brisant, elle a fait faillite.

— Viens, dit-il en lui saisissant le poignet. On s'en va. Ce théâtre pue la mort.

Une décharge de douleur fulgurante traverse son tibia. Elle vacille. Kaël la rattrape avec une efficacité chirurgicale, la soulevant à moitié.

— Marche. Même si tu dois ramper, marche.

Ils traversent le foyer, procession grotesque sous les lustres de cristal qui ne brillent plus pour eux. À la sortie, une berline noire attend. Julien est à l'intérieur. Son visage est une page blanche. Il ne regarde pas Elyne.

— Tu penses avoir gagné, Soren ? dit Julien d'une voix de comptable. Tu n'as pris qu'un déchet. Elle ne vaut plus le prix de la viande qu'elle porte sur les os.

Le poignard de glace s'enfonce. Elle a été son trophée, elle est maintenant une ordure. Kaël ne ralentit pas.

— La viande que tu méprises est la seule chose que tu n'as jamais possédée, Julien. Tu possédais l'image. Moi, je possède la douleur. Et la douleur, c'est la seule chose qui dure.

La voiture s'évapore dans la brume. Kaël l'entraîne vers les rues sombres derrière l'Opéra, là où les néons saturent les flaques d'eau. Devant un immeuble décrépît dont le crépi tombe comme une peau malade, il s'arrête.

— C’est ici. Mon atelier.

L’intérieur sent la térébenthine et le rat mort. L’escalier est un Everest de fer.

— Monte.

Elyne attrape la rampe, le bois est gras. Elle hisse sa jambe. Respiration coupée. Un bloc de fer dans la gorge. Encaisser. Encore. L’os qui frotte. Le bruit du calcaire qui s’effrite sous la peau. Un son animal, viscéral, s’échappe de ses lèvres. Kaël la suit, une marche derrière, prédateur attendant que sa proie s’essouffle.

Au troisième étage, elle s’effondre sur le ciment froid. Kaël la traîne dans la pièce vaste, éclairée par une ampoule nue. Il la jette sur un matelas à même le sol. Il sort un couteau de sa poche.

— Ne bouge pas.

Il maintient sa jambe avec une force de fer. D’un geste précis, il tranche le tissu des ballerines, remonte le long du collant de compression. La lame effleure la peau. Le tibia est violacé, une bosse difforme marquée par l’oedème.

Kaël appuie sur la fracture. Elyne hurle. Un cri qui vient des entrailles, évacuant des années de silence.

— Hurle, dit-il en appuyant encore. Hurle pour Julien qui te touchait comme une statue.

Il prend une bouteille de whisky, en boit une gorgée, puis en verse une partie directement sur la jambe dénudée. Le feu de l’alcool sur la peau inflammée lui arrache un râle agonisant. Elle se recroqueville, secouée de spasmes.

— On est au point zéro, Elyne. Juste tes os brisés et ma rage de créer.

Il s'allonge à côté d'elle, la tire contre lui. Elle respire l'odeur de sa destruction.

— Regarde-la, Elyne. Regarde ta vérité. C'est de la viande qui lâche parce qu'on lui a demandé de simuler l'apesanteur alors qu'elle appartient à la terre.

Il approche la lame du sommet de l'oedème. Elyne ne respire plus. Elle encaisse.

— On va libérer la pression.

Il incise. Ce n'est pas une entaille profonde, mais juste assez pour laisser s'échapper le liquide synovial et le sang noirci qui stagnaient sous la peau. Elyne pousse un cri de soulagement viscéral, sa tête basculant en arrière. La tension insupportable reflue. Kaël recueille une goutte de ce mélange sur son pouce et l'étala sur sa propre joue.

— Le baptême des décombres.

Il la soulève, la déposant sur une table haute parmi les flacons de kétamine et les bandages usés. Ses mains remontent vers son bassin. L'intimité est chargée d'une électricité fétide. Kaël ne l'embrasse pas. Il mord la peau tendre de son épaule, y laissant une marque profonde, un sceau de propriété.

Elle gémit, cherchant son cuir chevelu pour le presser contre elle. La douleur de la morsure fusionne avec celle de sa jambe.

— Dis-le, chuchota Kaël. Dis que ton corps est mon instrument.

Elyne ouvre les yeux. Ses pupilles sont des gouffres noirs. L'ancienne ballerine est morte.

— Je suis à toi, Kaël. Brise-moi encore, si c'est ce qu'il faut pour que je puisse enfin hurler la vérité.

Il éteint le néon. L'obscurité tombe, épaisse comme de la poix. Dans le noir, on n'entend plus que le halètement de deux bêtes traquées. La porcelaine a disparu. Sous les décombres, le fer commence à rouiller, devenant plus tranchant, plus dangereux. La symphonie des corps brisés entame sa marche forcée. Ils n'ont plus de public, plus de lumière. Ils n'ont que l'un l'autre, liés par une fracture qui ne guérira jamais tout à fait.

Et c'était exactement ce dont ils avaient besoin pour détruire le monde.

FIN

Merci d'avoir lu "Symphonie des Corps Brisés"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)